

THEATRE DE POCHE

L'EMPREINTE



DIRECTION ARTISTIQUE :
CAROLE KAREMERA
ET JEAN-MICHEL D'HOOP

MISE EN SCÈNE :
JEAN-MICHEL D'HOOP

AVEC : LÉONE FRANÇOIS JANSSENS, AUBAINE HIRWA,
GRETTA INGABIRE, MUCYO ARNAUD KANYANKORE,
LÉA LE FELL, HÉLOÏSE MEIRE, MIKA SENGAZI,
CORENTIN SKWARA, BENJAMIN TORRINI, NEEMA UMUTESI.



L'EMPREINTE

1. Présentation générale de la pièce.....	4
2. Interview de Carole Karemera et Jean-Michel d'Hoop.....	6
3. Quelques éléments historiques.....	8
Petite histoire du Rwanda	8
Petite histoire des autres génocides et de leurs suites	13
4. Thématiques qui traversent le spectacle.....	16
Patrimoine légendaire d'ici et d'Afrique	16
Questions de mémoires personnelle et collective	20
Le rôle de l'art dans la réconciliation	24
5. Dramaturgie.....	28
6. Biographies de l'équipe artistique.....	30
7. Pistes pour prolonger la réflexion.....	36

1/ Présentation générale de la pièce

Tous tes mondes sont en moi, Mamy, dans la moindre parcelle de mon corps ! Écoute... tu les entends ? Ils crépitent. Ça brûle là-dedans, tu peux me croire ! Je suis de l'empreinte de celles et ceux qui ont disparu et qui m'ont fait naître.

Kunda et Lucile, deux petites filles d'origines européenne et africaine, sont engluées dans leur mal-être sans en connaître la cause, et pourtant elles n'arrivent plus à pleurer. Tout est sec en elles. Leurs grands-mères, Mukandori et Mimi, s'en rendent compte, et sachant qu'elles sont en train de perdre la mémoire de vieillesse, elles se disent qu'il est temps de leur partager certains éléments importants de leur passé personnel. Elles décident donc de les emmener dans la tour des songes, lieu des rêves, où elles vont pouvoir révéler des choses qui ne sont pas dicibles dans la réalité. Depuis cet endroit, un oiseau noir va guider les petites filles dans les méandres oniriques de la mémoire. Lorsqu'elles arrivent à un ancien lac, sec lui aussi, les grands-mères pêchent des objets qui leur permettent de raconter des fragments de leur passé familial, avant qu'elles ne soient emportées par des effaceurs. Kunda et Lucile se lancent alors chacune à la recherche des réponses à leurs nombreuses questions. Dans leur quête, elles rencontrent des créatures de légendes issues du Pays des Mille Collines et du Pays des Terrils, qui leur permettent de reconstruire des parts du puzzle de leur héritage et de leur identité.

Point Zéro (Belgique) et Ishyo Arts Center de Kigali (Rwanda) proposent ici une exploration de la mémoire familiale dans les imaginaires d'aujourd'hui en Afrique subsaharienne et en Europe.

Comment nos rapports historiquement dissymétriques peuvent-ils créer une autre manière d'être ensemble ? Comment les questions mémorielles irriguent encore aujourd'hui nos imaginaires respectifs ? Comment travailler à une réconciliation possible de ceux-ci ?

L'Empreinte, ce sont 10 acteurs sensibles et fantasques, des marionnettes à taille humaine, de la vidéo et du film d'animation, de la chanson et une musique originale, de la danse et une scénographie pleine de surprises.

L'Empreinte, c'est l'histoire de la rencontre détonante et singulière d'artistes belges et rwandais ; et du regard croisé que les uns posent sur les autres. Et inversement. En offrant deux manières de rendre compte/conté.

TRIGGER WARNING :

Ce dossier aborde des problématiques parfois douloureuses, comme le génocide, les dégâts de la colonisation et la transmission de mémoires traumatiques des générations qui nous ont précédés. Si vous sentez que certains de ces sujets peuvent être sensibles auprès de votre public, n'hésitez pas à vous faire accompagner par un autre intervenant, peut-être même afro-descendant, pour ouvrir ces débats en vous sentant à l'aise et soutenu.

Si certains jeunes expriment ou montrent des signes de difficultés psychologiques face à ce qu'ont pu vivre leurs parents ou grands-parents, dans n'importe quel contexte, n'hésitez pas à les renvoyer vers des professionnels. Ceux-ci pourront les aider à comprendre leur histoire familiale, à y mettre du sens et à se délester de ce qui ne leur appartient pas.

→ **Psychologues de première ligne, à trouver sur le Réseau Mosaïque :** Psychologues de première ligne (gratuit pour les jeunes)

→ **Au numéro 103,** c'est *Écoute Enfant*, qui comme son nom ne l'indique pas, a aussi une ligne ado et une ligne adulte. Je suis un ado - 103, écoute enfants (appel gratuit, anonyme, bienveillant, tous les jours de 10h à minuit)

→ **Pour ceux qui sont plus à l'aise avec un chat écrit,** c'est possible aussi de parler de ses difficultés de 13h à 3h du matin sur le site conjoint de SOS Amitié et de Télé-Accueil Bruxelles, ici : [Chat - France](#)

→ **Pour des problèmes de racisme,** vous trouverez de l'écoute et du soutien auprès de ces organisations : Infor-Jeunes (Que faire si on est victime de discrimination? - Infor Jeunes) ou le MRAX (Nos services - MRAX)



© Cathy Debrun

2/ Interview de Carole Karemera et Jean-Michel d'Hoop

Si vous ne connaissez ni l'un ni l'autre, quel bonheur pour vous de découvrir ces deux personnalités foisonnantes au grand coeur, nées sur deux continents différents et qui pourtant, à l'image des personnages de notre histoire, semblent reliées par un fil invisible de création sensible...

Carole Karemera est une actrice rwandaise, saxophoniste, directrice de la troupe de théâtre Ishyo à Kigali, productrice de festivals et on peut le dire, experte en politique culturelle. Jean-Michel d'Hoop, on ne le présente plus au Poche, c'est le metteur en scène notamment de *L'herbe de l'oubli*, autour du souvenir de Tchernobyl, et plus récemment, du *Songe d'une nuit d'été*, la reprise du classique de Shakespeare avec les marionnettes grandeur nature de Loïc Nebreda attachées au corps des acteurs.

Sur le fil de leurs moments de création à Louvain-la-Neuve, entre deux plateaux, entre un croissant et un bol de ramen, nous avons pu recueillir quelques bribes de ce qui les anime. Il faut dire que pour les attraper, ces deux-là, qui débordent d'énergie, de projets et de sollicitations, ce n'est pas rien. Mais quand on les a sous la main, on n'a plus envie de les laisser partir, tellement ce qu'ils disent nous nourrit. Petits éclats de présence. (Ne vous inquiétez pas, il y en aura d'autres, disséminés dans le dossier...)

Jean-Michel, pouvez-vous nous en dire plus sur la symbolique du titre de la création, L'Empreinte ?

Jean-Michel D'Hoop : L'empreinte, elle est tellement partout. C'est l'empreinte de la fiction sur le réel, peut-être plus que du réel sur la fiction. C'est l'empreinte des songes. C'est l'empreinte familiale, de toutes les générations qui nous ont précédées et qui font ce qu'on est aujourd'hui. C'est l'empreinte de notre rencontre aussi : il y aura un avant et un après cette aventure théâtrale parce qu'elle est vraiment très différente de toutes les autres qu'on a jamais vécues, sincèrement à tous les niveaux : sur le processus, sur la rencontre humaine, sur cet enrichissement de cultures tellement différentes.

On le sait, mais ce n'est pas que des mots, on le vit tous les jours, dans la manière de travailler, de réfléchir, de parler, de rêver. Donc oui, c'est aussi l'empreinte que ce projet aura eu sur tous les artistes ici.

Cinzia, la costumière, a tissé des costumes pour les marionnettes à partir de lanières de couleurs, en les entre-croisant. Est-ce qu'on peut aussi parler de tissage entre l'histoire belge et l'histoire rwandaise, ou est-ce un rapport trop inégalitaire pour y voir un tissu homogène ?

Carole Karemera : En résonance avec le travail de Cinzia, on peut dire qu'en effet il y a des fils qui se croisent, mais



qu'il y en a qui sont moins évidents que d'autres. Si je parle à des jeunes Rwandais aujourd'hui, ils savent qu'ils ont été belges à un moment donné, ils connaissent le rôle de l'histoire de la Belgique dans leur histoire. Mais ce n'est pas le cas ici avec les jeunes Belges, pour la plupart. La jeunesse congolaise, burundaise, rwandaise est plus éveillée par rapport à son histoire que ne l'est la jeunesse belge. Il y a une rencontre qui s'est faite dont une partie des descendants ont la mémoire et l'autre ne l'a pas. Ils se disent vaguement que l'on s'est croisés, mais comment, pourquoi, ça paraît pas clair. Et je trouve ça pas juste, irresponsable. Donc ça n'est pas égalitaire dans le rapport à cette histoire, dans la manière dont elle est apprise à l'école, dans les leçons apprises sur le présent. Mais ça commence à apparaître du côté belge. Par exemple, la Cour de Justice belge a fait condamner les gens qui ont enlevé des métisses du Burundi, et ça a été médiatisé. Cet éclairage permet aux gens d'aller chercher plus loin dans leur histoire, de questionner.

Ça fait du bien déjà de voir des équipes de comédiens métissés, où d'autres couleurs sont représentées. Il y a quelques années, je me souviens être venue à un spectacle ici et entendre des jeunes ados derrière moi dans la salle dire : « C'est nous sur scène ! ». Je me suis demandé, mais qu'est-ce qu'ils veulent dire ? C'est « Enfin, je me reconnais dans l'art ». Il y a toute une génération d'afro-descendants qui se dit : « Bon, on n'est pas représentés, on n'existe pas, enfin on existe au foot et c'est tout ». Mais tout le reste, ces espaces-là, ils leur sont confisqués. Ou alors quand on les voit, c'est très américanisé, genre Black Panthers, et donc c'est le seul

endroit où on peut exister, et encore, ils sont sauvés par les Blancs ! Ça évolue, je ne dis pas, mais ça reste assez cliché. C'est aussi important de croiser les imaginaires. L'imaginaire africain n'est pas tribal, huttes et compagnie. Ça, c'est compliqué à faire comprendre aussi. Se dire qu'on ne va pas parler de palmiers, de cocotiers, et qu'on peut inventer des contes qui parlent du présent. C'est très difficile pour les gens de se dire que même l'espace du conte, quand on parle de l'Afrique, ça n'est que la tradition orale. En fait, c'est tellement plus vaste et riche que ça.

Carole, vous qui vivez maintenant au Rwanda, qu'est-ce que vous ressentez de la jeunesse ici ?

Carole Karemera : Je ressens quelque chose comme « Rien de ce que vous avez proposé ne donne de l'espoir, ni de ligne claire. Tout a l'air de s'être plus ou moins planté ». Alors soit tu es paralysé par cette situation, et ça amène de l'anxiété. Soit tu te dis : « OK, si vous me racontez quelles sont les origines de ce que vous avez imaginé, et que vous essayez en pleine honnêteté de regarder pourquoi ça nous a menés à cet endroit-là de la non relation, de l'anthropocène, de tout ce qu'on peut imaginer de destructeur. Et alors, peut-être que moi, je pourrai me dire : ok, en toute connaissance de cause, je vais réorienter les choses, et ne pas rester figé, sidéré, déprimé ». La plus grande difficulté, aujourd'hui, c'est de garder la possibilité d'action pour les jeunes, d'activer les choses, plutôt que de se dire : « Il n'y a plus de choix à faire parce qu'il n'y a plus d'avenir ». Il y a quand même quelque chose de très sombre là-dedans.

« On dit que rythme en nous une musique que personne d'autre que nous ne peut entendre, qu'on ne peut jouer pour personne d'autre, une musique rien que pour nous. On dit que, après la mort, on continue de l'entendre. On dit que nos os continuent de l'entendre. Alors ils jouent une note, et puis une autre, et puis une autre, jusqu'à ce que.... ». (conte cité par Carole Karemera)

3/ Quelques éléments historiques

► Petite histoire du Rwanda

*Le temps est hors de lui-même, tout déborde et sort de son lit :
Les voix sans voix dans le fracas intérieur de vos grand-mères
Et les cendres du passé qui les consomment.
Suivez l'empreinte du vent et trouvez les figures fabuleuses.
Chacune cache en son sein son secret.*

Quand le mot Rwanda arrive à nos oreilles, il résonne (trop) souvent avec « génocide ». Alors bien sûr, on ne pourra pas éviter d'aborder cet épisode douloureux de l'histoire qui a façonné le pays tel qu'il est aujourd'hui, et qui est étroitement lié à la Belgique. Mais il y a tellement plus à connaître, à découvrir de la culture rwandaise... C'est pourquoi, on vous propose de commencer par plonger dans ses racines, avant de remonter vers les branches et les fruits du présent, pour comprendre où ils puisent leurs forces vives, et leur capacité à revivre après un tel traumatisme.

Dans le berceau du monde, les Twas

L'Afrique de l'Est, c'est le berceau de l'humanité, avec les premiers ossements d'australopithèques et d'homo habilis. On est dans la région des Grands Lacs, à savoir la zone occupée par les pays actuels tels que le Rwanda, le Burundi, la Tanzanie, la République démocratique du Congo, l'Ouganda et le Kenya. C'est là qu'on trouve les premiers habitants locaux : les Twas, un peuple pygmée de chasseurs-cueilleurs, semi-nomade, qui perdure jusqu'à aujourd'hui.

Deuxième peuplement : les Hutus

Autour de l'an 1000, la région voit arriver un autre peuple, depuis l'Afrique centrale, de tradition bantoue : les Hutus. Ils sont sédentaires, et leur truc, ce n'est pas la chasse et les plantes sauvages, mais plutôt l'agriculture, l'artisanat et le commerce de ces marchandises. Ils sont nombreux, et avec leur mode de vie plus imposant, ils dominent rapidement les Twas, sans pour autant que cela ne cause de conflit. Il faut dire qu'on a peu de traces écrites de cette époque, mais la cohabitation semble bien se passer.

Troisième arrivée : les Tutsis

Alors là, il va falloir prendre des pincettes. Parce que les origines de ce peuple arrivé du Nord au XVI^e siècle ont justement été pas mal instrumentalisées pour servir la cause des colons qui voulaient hiérarchiser les Rwandais pour mieux les dominer... Il se fait que les Tutsis sont en réalité, comme les Hutus, de tradition bantoue. Ça veut dire quoi ? Qu'ils partagent les mêmes origines linguistiques, avec une tradition de transmission orale très riche. La même organisation sociale structurée autour de la famille, des clans (comprenant Hutus, Tutsis et Twas mélangés), de l'entraide et de la solidarité. Les mêmes croyances animistes avec un rapport spirituel fort aux ancêtres, qui sont les intermédiaires entre le monde des vivants et celui des esprits. La même croyance en un dieu unique, Imana. Avec deux variations importantes : ils sont plutôt éleveurs de bétail, et ils sont physiquement plus grands et élancés que les Hutus. Ce qui permettra aux colons de dire qu'ils sont d'une ethnie différente. Mais on y reviendra. Toujours est-il qu'ils s'intègrent de manière naturelle à la société locale en y apportant leur savoir-faire avec les troupeaux et la viande. La propriété de bétail est certes un signe de richesse, mais il ne leur est pas réservé.

Un melting pot tranquille

Lorsque est formé officiellement le Royaume du Rwanda, au XVIII^e siècle, on a donc à peu près 85 % de Hutus, plutôt cultivateurs, 14 % de Tutsis, plutôt éleveurs, et moins de 1 % de Twas, restés dans des fonctions considérées comme inférieures de chasseurs et de potiers. Il s'agit surtout de catégories sociales fluides : un Hutu qui achète du bétail peut être considéré comme un Tutsi, et les mariages entre les groupes de populations ne sont pas vus d'un mauvais œil. Le roi est tutsi, il domine les chefs locaux hutus, avec parfois quelques abus mais globalement ça fonctionne bien. La culture commune, omniprésente à travers les rituels, les fêtes traditionnelles, les contes, les danses, les chants, les récits et le culte des ancêtres, joue un rôle de ciment entre tous ces gens, issus ou non de ce petit bout de terre entre les grands lacs.

L'arrivée des soit-disant civilisés

Ça commence à se gâter quand les auto-proclamés « porteurs de civilisation » entrent sur l'échiquier africain. Comprenez, les Blancs chrétiens. Qui explorent d'abord, s'approprient ensuite ce vaste terrain de jeu, comme si les gens qui le peuplaient n'étaient que des Playmobils. Ils laissent les rois en place, c'est joli un Playmobil avec une couronne et une tenue traditionnelle. Surtout quand on peut le manipuler comme une marionnette. Enfin, ils convertissent à leur religion supérieure et pillent les richesses, cela va de soi. Les premiers à arriver à l'Est de l'Afrique sont les Anglais et les Allemands. Le Rwanda tombe dans les mains des seconds. Et quand ils perdent la première guerre mondiale, on partage leur part de gâteau entre gagnants. Logique occidentale oblige. Le Rwanda passe donc aux mains de la Belgique. Comment ça, le roi local ne veut pas se convertir au catholicisme ? Envoyez-le en exil chez les voisins, et changez cette marionnette pour une plus docile ! Et s'il vous plaît, arrêtez avec toutes ces superstitions et ces légendes arriérées : embrassez Jésus et le progrès, que diable !

Diviser pour mieux régner

Pourquoi est-ce avec la colonisation que l'histoire du Rwanda prend un grand tournant tragique ? Parce que la culture bantoue est complexe, orale, ramifiée, tissée des différents fils qui la composent, et que les Occidentaux n'y comprennent rien. À vrai dire, ça ne les intéresse pas. Ce qui les intéresse, c'est de bien organiser ce nouveau territoire, de manière efficace, avec une hiérarchie claire, pour en tirer un maximum de profit. Les Tutsis, éleveurs de bétails, sont moins nombreux, plus riches, souvent mieux positionnés socialement et physiquement plus grands et minces, avec le nez plus fin ? Parfait, ils formeront l'ethnie supérieure, décrite comme « plus évoluée » (sans aucune base), qu'on va théoriser comme d'origine nilotique¹. Cette caractéristique (du racisme pur et dur) suffira dès lors à donner à certains d'entre eux les postes les plus élevés dans l'administration et la politique coloniale. Et à susciter petit à petit la frustration des Hutus, relégués aux fonctions inférieures de la société. Le ver est dans la pomme.

La construction d'une idéologie raciste

Dès lors, un « Mouvement Hutu » grandit dans la société, nourri de ressentiment et d'injustice. Et lorsque les mouvements d'indépendance éclatent un peu partout en Afrique, l'endoctrinement ethnique mené par les Belges a déjà bien fonctionné pour diviser les Bantous². En 1962, la Belgique finit par accepter de rendre son indépendance au Rwanda (du moins en surface), et la monarchie tutsie est renversée au profit d'un gouvernement républicain hutu mis en place par référendum. Les relations de pouvoir s'inversent (et du coup, les alliances avec la Belgique aussi, qui retourne sa veste), et les tensions grandissent. Les Tutsis sont associés aux colonisateurs opportunistes (puisqu'eux aussi viennent d'ailleurs et sont soit-disant des étrangers), et les Hutus sont présentés comme le véritable peuple autochtone à qui appartiennent ces terres. Premiers massacres, premiers exils de Tutsis qui se réfugient dans les pays voisins ou plus loin. Le tissu social se déchire...

Comment des idées fabriquent des meurtriers

Les rebondissements politiques s'enchaînent, passant par un long épisode de dictature qui force aussi des opposants hutus à l'exil, jusqu'à l'explosion de la guerre civile en 1990. On ne saurait ici vous détailler toute la mécanique qui mènera au génocide, mais une chose est claire et importante à retenir : c'est l'idéologie raciste qui pousse des personnes tranquilles au meurtre de leur voisin. Idéologie raciste qui n'avait pas, et n'a jamais eu, d'aucune époque et d'aucun lieu, aucun fondement scientifique ni moral. Idéologie raciste qui a servi, et sert toujours aujourd'hui un peu partout, à diviser les gens pour mieux régner. Idéologie raciste qui pointe un ennemi commun extérieur, soit-disant différent, pour détourner l'attention des problèmes internes d'un système inégalitaire qui profite toujours aux mêmes. Regarder la montée du racisme entre ethnies créées de toutes pièces par les Belges, au Rwanda, il y a plus de 50 ans, ça nous permet de regarder aussi avec des yeux grand ouverts ce qui est en train de se passer aujourd'hui chez nous. Entre Flamands et Wallons. Entre Blancs et Noirs. Entre Belges et migrants. Le passé éclaire le présent. Pourvu que nous puissions en récolter la sagesse...

1 Des bords du Nil. Cette théorie coloniale d'origines ethniques différentes entre Hutus et Tutsis a été largement démontée depuis lors. On trouve de nombreux articles et livres à ce sujet. En version courte, on peut vous renvoyer vers cet article du Monde Diplomatique : Le mythe des Hutus et des Tutsis, par Gérard Prunier (Le Monde diplomatique, février 2016)

2 Pour creuser cette question en particulier, deux pistes de lecture évoquées dans cet article : Rwanda, la fabrique de la race supérieure, par Thomas Riot (Le Monde diplomatique, avril 2014)

Un nettoyage ethnique

Puis au Rwanda, en une journée d'avril 1994, on bascule dans l'horreur. L'avion du président hutu est abattu à son arrivée à Kigali, la capitale, et l'idéologie se transforme en bombe. En trois mois, les Hutus endoctrinés massacrent 800 000 Tutsis à la machette, dans les rues, dans les maisons. Hommes, femmes, enfants. Ceux qui tentent de les aider sont tués également, traîtres à la cause. « Les amis de mes ennemis sont mes ennemis ». Pourquoi parle-t-on de génocide ? Parce qu'on tue ceux qui n'ont soit-disant pas les mêmes gènes, pas le sang pur, ou par extension, pas la même religion ou la même culture. Quand on parle de génocide, on parle aussi d'une extermination planifiée, construite par un état et son idéologie, visant à éliminer totalement un groupe précis de la population civile³. Une vague de violence sans nom déferle, dont quelques images suffisent à vous hanter pour un bon moment. On vous suggère en fin de dossier des pistes artistiques pour approcher cette violence, sans la nier ni la prendre (trop) de face : BD, romans, films, chansons...

***Oiseau Noir : Cette douleur est celle d'un silence trop longtemps gardé.
Celle d'un amour brisé dans le cœur de ta grand-mère.
Celle d'un amour fauché par la violence d'un indicible carnage. Celle d'une cicatrice béante jamais refermée.***

Dans l'indifférence internationale

Vous imaginez bien le cri de détresse qui est monté de ce petit coin d'Afrique entre avril et juillet. On parle de 1994, pas du Moyen-Age. Le monde entier savait, dès le jour même. Le monde entier entendait les appels au secours désespérés. Et le monde entier n'a pas bougé. Pourquoi ? Par un mélange de calculs politiques, de négligence⁴ et de bureaucratie ankylosée, pour l'ONU. Par faute de moyens, pour les ONG et la Croix-Rouge. Par mauvaise volonté, aussi, pour ceux qui étaient proches du régime politique hutu en place. En tout cas, le carnage a eu lieu, et personne n'a levé le petit doigt pour protéger les victimes. Comment ça s'est arrêté alors ? C'est le FPR, le Front Patriotique Rwandais, né en exil en Ouganda 7 ans plus tôt⁵, et dirigé par Paul Kagamé, qui a réussi à renverser le gouvernement extrémiste et à reprendre le contrôle du pays. Un pays profondément divisé, traumatisé et meurtri. Dès lors, comment reconstruire ?

La réparation par le haut : la politique

On reconstruit d'abord la tête du pays. Un gouvernement démocratique⁶ qui inclut tous les groupes politiques. La fin de l'inscription de la pseudo-ethnie sur les cartes d'identité. La rédaction d'une nouvelle constitution, mettant l'accent sur la lutte contre les discriminations ethniques. Oui mais, comment faire avec tous les survivants et les bourreaux, les amis, les familles, les quartiers qui s'étaient entre-tués par centaines de milliers ? On ne peut pas arrêter tout le monde. Deux millions de Hutus ont fui au Zaïre (actuel RDC). Un peu hébétée, la communauté internationale se réveille et se donne bonne conscience en créant un Tribunal Pénal International spécifique au Rwanda, pour juger les responsables politiques, chefs militaires, intellectuels, religieux et médias ayant encouragé le génocide. En 21 ans de travail, ce tribunal a coûté 2 milliards de dollars, et a fait condamner... 62 personnes !

3 Notons que du coup, il n'y a pas de « génocide rwandais », mais bien un « génocide des Tutsis au Rwanda ».

4 Négligence sur fond de racisme, avouons-le : « Ce sont des Noirs, des ethnies de sauvages, ils se massacrent entre eux, c'est dans leur nature, on ne va pas se mouiller la chemise pour eux ». Ironique, n'est-ce pas, quand on sait qui a inoculé cette théorie ethnique au moment où les Rwandais vivaient en harmonie...

5 Au départ, le FPR a été créé par les Tutsis en exil, pour faire valoir leur droit en tant que Rwandais à rentrer dans leur pays. Puis il a joué un rôle d'opposition militaire au dictateur Juvénal Habyarimana durant la guerre civile. L'ambition de base du mouvement était de créer un régime inclusif pour tous au Rwanda. Une fois au pouvoir, il a contribué à la reconstruction du pays, même si certains critiquent son autoritarisme et son contrôle un peu trop étroit sur la société...

6 C'était l'idée de base, même si on peut arguer que Paul Kagamé, toujours au pouvoir trente ans plus tard, ne respecte pas forcément les principes de la démocratie à la lettre, notamment sur la liberté d'expression, ou sur la non ingérence chez ses voisins. Mais nous n'entrerons pas dans la controverse, sachez juste qu'elle existe...

La réparation par le bas : la communauté

Face à l'ampleur des dégâts, et la lenteur des processus de justice à l'occidentale, les Rwandais activent leur système traditionnel : le gacaca (prononcez *gatchatcha*). Ce qui signifie « herbe douce », en référence à l'endroit où la communauté se réunit et s'assied, sous un arbre, pour discuter et rendre justice. En 2001, le gouvernement lance officiellement les gacacas partout dans le pays. Leur fonctionnement ? Chaque village ou communauté élit une « personne intègre » en qui il a confiance, et qui fera office de juge. Tous les habitants doivent assister aux débats, peuvent poser des questions et apporter leurs témoignages. Victimes et témoins sont invités à raconter. Et les accusés peuvent bénéficier de peines réduites, par exemple des travaux d'intérêt général pour la communauté à la place de la prison, si ils avouent leurs crimes et expriment des remords envers les victimes. Les gacacas ont été actifs durant 7 ans dans tout le pays, après une phase pilote de 4 ans, et ont permis de juger 2 millions de criminels. Pour un coût de 40 millions de dollars⁷. Vous avez fait le même calcul que nous ?

Fin de l'histoire ?

Bien sûr, ce n'est pas la fin de l'histoire. Le présent rwandais se construit avec des forces vives, un élan de modernisation, un rattachement au Commonwealth qui a fait de l'anglais la langue des jeunes, apprise à l'école, et un développement économique assez impressionnant. Les plaies sont-elles refermées ? Oui et non. Les traces sont profondes, et pas toujours conscientes, dans la nouvelle génération, nous dit Carole Karemera. Et on imagine bien qu'il faut plus de trente ans pour apaiser les fantômes. Mais quand on regarde le processus de réconciliation qui a eu lieu, nous, on ne peut pas s'empêcher de se sentir inspirés, et de remettre un peu d'espoir dans le pot commun de l'humanité...



⁷ Pour plus de détails sur les gacacas, il y a un rapport d'Amnesty International ici : Rwanda : Gacaca : une question de justice et une fiche pédagogique historique hyper complète, réalisée par la ligue de l'enseignement française et Ibuka France : https://www.enseigner-temoigner.org/wp-content/uploads/2022/10/VP_Fiche-histoire-Gacaca.pdf

La question des frontières en Afrique

Vous l'aurez compris, quoi qu'on en dise dans les manuels scolaires, le vaste projet colonisateur occidental, ça a fait des dégâts incommensurables, et pas seulement au Rwanda bien sûr. On ne va pas creuser le sujet ici, et discuter de qui est plus sauvage que qui dans cette histoire, mais juste prendre un point de réflexion. Un parmi mille. Les frontières.

Bon, prenez une carte d'Afrique. Le fameux gâteau à partager. Vous les voyez, les coups de couteau, bien nets, sur des centaines de kilomètres, au milieu des déserts, des lacs et des volcans ? C'est ce qui nous intéresse. Chacun choisit un pays (attention, pas deux fois le même, on peut procéder au choix par ordre de jour de naissance par exemple, pour changer un peu).

Et chacun s'y penche de plus près : qui a tracé ses frontières ? Quand ? Pourquoi là ? Qu'y avait-il avant ? À qui a appartenu ce bout de terre ? A-t-il été fort convoité ? Pourquoi ? Quels sont les grands groupes culturels et linguistiques d'origine sur ce pays ? Quelle langue coloniale a été imposée ?

Dans un second temps, chacun essaie de retrouver au moins un ou deux « propriétaire » de ses pays voisins : a-t-il des groupes culturels et linguistiques d'origine en commun ? Qu'est-ce que l'autre a découvert sur la manière de tracer ses frontières ? Qu'y avait-il avant chez lui ? A-t-il été colonisé par les mêmes pays ? Partagez un maximum d'informations.

Et enfin, dans une discussion en grand groupe, partagez le fruit de vos trouvailles et de vos réflexions. Comment aurait pu se construire l'Afrique sans la colonisation ? À quoi pourraient ressembler ses frontières internes ? Des frontières au sens où on l'entend en Europe sont-elles nécessaires ? Quelle est la responsabilité encore actuelle des pays colonisateurs dans les conflits en Afrique ? (ici, on se concentre sur la question des frontières tracées de manière arbitraire, même si la responsabilité est bien sûr énormément plus large). Comment le fait de connaître l'histoire de ces frontières vous permet de changer de regard sur l'Afrique et ses habitants aujourd'hui ? Et sur les afro-descendants en Belgique ?

Voir l'histoire depuis différents points de vue incarnés

Pour pouvoir se mettre à la place des personnes qui ont vécu cet épisode de l'histoire, on vous recommande chaudement les fiches conçues par l'ASBL Territoires de la Mémoire dans leur dossier pédagogique autour du

génocide des Tutsis. On y trouve 5 portraits en mode storytelling, à remettre sur une ligne du temps par rapport au déroulé des événements. Séraphine, jeune survivante. Léonard, jeune génocidaire. Paul, Casque Bleu envoyé au Rwanda. Thierry, journaliste belge qui apprend en 2007 que son meilleur ami Faustin est en fait un enfant rescapé du génocide, exilé en Belgique. Anabelle, membre de Médecin Sans Frontières à Kigali en 1994. Chaque sous-groupe s'empare d'un personnage et présente sa vie en l'inscrivant sur une ligne du temps commune à tous. Il est ensuite possible de prolonger l'activité par soit une analyse des caractéristiques d'un génocide, soit des étapes qui y mènent, comme ils le proposent. Téléchargeable gratuitement ici : [preparation_peda_rwanda.pdf](#)

Pour une approche complète

Sur le site *Lumni*, issu de l'Education Nationale française, on trouve un dossier avec des textes et des vidéos adapté au public scolaire, autour du génocide rwandais, qu'on ne peut que vous conseiller si vous choisissez de creuser à fond le sujet.

Hutu et Tutsi au Rwanda : la construction d'une différence « raciale » avant le génocide | Lumni Enseignement

Le pouvoir des gacacas

En deux minutes de vidéo donnant la parole à un ancien bourreau et à sa victime, on se rend compte de la force de cette justice réparative traditionnelle rwandaise.

Génocide rwandais : travail de mémoire et de réconciliation (Canal+, relayé sur la chaîne Youtube Info en Vrai) Et ça pose question :

- Si Apollinaire avait été jugé à la manière occidentale, dans un tribunal en ville, avec des avocats et des juges professionnels, qu'est-ce que ça aurait changé ? Pour lui ? Pour Louise ? Pour la communauté ?

- Pensez-vous que c'est une bonne idée de réduire la peine d'un criminel s'il avoue son crime, qu'il exprime des remords et demande pardon à sa victime ?

- Pour les enfants et adolescents qui grandissent dans ce village, est-il mieux, selon vous, de cohabiter avec d'anciens criminels repentis, ou que ceux-ci soient en prison, loin d'eux ? Qu'apprennent-ils de cette cohabitation ? Sont-ils en danger aujourd'hui ? Quel est leur héritage ?

- En guise de conclusion, comment comprenez-vous le pouvoir de la parole dans la libération émotionnelle des deux parties, après un conflit ? En quoi la communauté a-t-elle un rôle important à jouer dans l'encadrement et le soutien de cette parole ?

► Petite histoire des autres génocides et de leurs suites

*Qu'est-ce qui, dans la nature humaine, à un moment donné, fait qu'on éveille des anti-valeurs, des peurs ?
Parce qu'un génocide c'est aussi ça : on suscite la peur de l'autre au point de l'exterminer.
Et une fois qu'on a activé ces peurs, ces anti-valeurs, dans un cadre précis, on conduit quelqu'un à être la pire version de ce qu'on peut être, en tant qu'humain.*

Carole Karemera,

extrait de son interview sur la contribution de l'art dans la reconstruction post-génocide (#30for30, The Imigani Project)⁸

Ce concept de « génocide », il ne date pas de la nuit des temps, même si les faits existent, eux, probablement depuis toujours, explosant à divers épisodes de l'histoire. C'est un juriste polonais, Lemkin, qui l'a utilisé pour la première fois en 1944 pour décrire l'extermination systématique des Juifs par le régime nazi. Depuis, il a été longuement étudié et défini de diverses manières, mais on peut se mettre d'accord sur cette définition : un crime consistant à éliminer de manière concrète, planifiée et intentionnelle, un groupe en particulier, que ce groupe soit identifiable par son ethnie, sa religion ou sa culture. Le plus souvent, il s'agit de meurtres collectifs, mais il peut aussi s'agir de viols à grande échelle, de campagnes de stérilisations, de suppression systématique des droits élémentaires, avec une participation plus ou moins importante de la population transformée en bourreau... Certains leaders sont créatifs dans leur machiavélisme, et certains individus sont plus manipulables que d'autres, et aveugles dans leur obéissance.

Un crime contre l'humanité monté de toute pièce

Mais comme on l'a dit, et c'est un élément important, un génocide est planifié, organisé, a priori par un état contre une partie de sa population. Il ne s'agit pas d'un crime sauvage impulsif collectif, comme on pourrait parfois le penser. Vous l'aurez compris d'ailleurs, au regard de l'histoire du Rwanda et de la construction purement mensongère de deux ethnies différentes : les colons les ont opposées artificiellement, progressivement, favorisant les uns au détriment des autres, alimentant le sentiment de différence, la frustration et la haine, jusqu'à un point de basculement vers la violence. Mais pour mieux comprendre les mécanismes en jeu, et veiller aux dynamiques à l'œuvre dans notre société aujourd'hui, jetons un rapide coup d'œil à d'autres génocides dans l'histoire.

Le délire nazi, génocide par excellence

Le plus connu, qui a fait émerger le concept donc, c'est le génocide perpétré par les Nazis contre les Juifs, mais aussi les Tziganes, les homosexuels et les personnes handicapées, on l'oublie parfois. Ce qu'on appelle aussi l'Holocauste ou la Shoah (en hébreu, anéantissement) a conduit à la disparition des deux tiers des Juifs d'Europe, entre 1941 et 1945. On ne va pas vous en retracer les faits atroces ici, votre prof d'histoire sera certainement ravi(e) de le faire avec vous. Il est particulièrement terrifiant et impressionnant par son niveau d'organisation, de bureaucratisation et d'industrialisation. Par la construction idéologique profonde derrière, qui continue à agir jusqu'à aujourd'hui. Et par le fait qu'il ait été mené par un leader élu par le peuple allemand, et pas par un dictateur sanguinaire. Ça donne à réfléchir.

Les Arméniens de Turquie

Après avoir mis un mot sur cette horreur de la seconde guerre mondiale, on a regardé en arrière et on a compris que ce qui s'était passé dans l'empire ottoman en déclin (l'actuelle Turquie), entre 1915 à 1923, était bel et bien aussi un génocide. Les Arméniens : peuple majoritairement chrétien parmi les ottomans musulmans, peuple riche, prospère et assez intellectuel, peuple culturellement et linguistiquement différent des Turcs, peuple plutôt allié avec la Russie durant la première guerre mondiale⁹, bref. Les victimes parfaite d'une petite épuration ethnique qui profite aux dominants. D'autant que les Arméniens, ayant des droits inférieurs aux autres citoyens de l'empire, commençaient à se rebeller et à réclamer l'égalité. Encore plus facile de faire de la propagande à propos de leur soit-disant danger pour la bonne société ! Résultat du plan étatique pour les éliminer : ils ont presque tous fui ou « disparu » de Turquie.

8 #30for30: Carole Karemera on Art's Contribution Post-Genocide against the Tutsi (en français, sur Youtube)

9 Il faut préciser que le peuple arménien, qui à l'époque n'avait pas de pays indépendant comme c'est le cas aujourd'hui, se répartissait entre l'empire ottoman (Turquie depuis 1923), l'empire russe et l'empire persan (actuel Iran)

On parle quand même d'un million et demi de massacrés. Malgré cette efficacité redoutable, la Turquie continue aujourd'hui à nier l'embarrassante affaire...

Tous capables du meilleur comme du pire

Promis, on ne va pas continuer en détails le tour du monde des atrocités, ce n'est pas le propos. Notre intention est plutôt d'attirer l'attention sur le processus et les idées diffusées dans la société qui, comme le dit Carole Karemera, mènent à transformer un être humain en la pire version de lui-même, capable de dénoncer son voisin, voire de participer à des tueries de masse. Laissez-nous quand même nommer les principaux lieux où se sont répétés ces mêmes processus, pour que l'on soit bien certain qu'il n'existe pas d'endroit sur cette terre qui soit préservé des extrémismes. Cambodge. Bosnie. Namibie. Soudan. Birmanie. URSS. Amérique. Bangladesh. Irak. Et tant d'autres. Il serait si pratique de pouvoir identifier d'un côté les gens biens, et de l'autre les méchants, comme dans les films. Mais « la ligne qui sépare le bien du mal ne passe pas entre les états ou entre les gens... mais à travers le cœur humain, celui de chaque homme ». Vous êtes d'accord avec Soljenitsyne, l'écrivain russe ?

Prévenir vaut mieux que guérir

Voilà pourquoi on a le devoir de veiller à ne pas tomber dans le côté sombre de la force sans s'en rendre compte. Pour nous aider à y voir plus clair, Gregory H. Stanton¹⁰, ce chercheur américain spécialiste du sujet, a identifié 10 étapes qui mènent au génocide. Ces étapes peuvent coexister en même temps et ne sont pas forcément linéaires. Son but ? Comprendre, pour pouvoir mettre en place des moyens, à chaque étape, qui permettent de voir venir, de prévenir, et donc d'éviter le pire. On ne pourra pas dire qu'on n'avait rien remarqué, quoi. On y regarde de plus près ?

1. Classification : on divise les personnes entre « nous » et « eux », avec des groupes en position d'autorité selon leur origine ethnique, religieuse ou culturelle.

2. Symbolisation : on commence à identifier les gens par des couleurs, des caractéristiques physiques, des vêtements ou des accessoires (couleur de peau, style, barbe, voile, bijou religieux...) et à les associer à des clichés.

3. Discrimination : le groupe dominant utilise la loi, les coutumes et/ou le pouvoir politique pour nier les droits des autres groupes. Quitte à changer la loi bien sûr.

4. Déshumanisation : on fait de la propagande pour dire que le groupe victime a moins de valeur que le groupe majoritaire, et on les assimile à des animaux, des insectes (genre, des parasites) ou des maladies.

5. Organisation : des plans de meurtres génocidaires sont conçus par l'État, son armée ou des milices. Il s'agit bien d'organiser, avec une logique systématique, pas de laisser faire le hasard.

6. Polarisation : on amplifie les différences entre les groupes par la propagande. On interdit les interactions entre les groupes. Et bien sûr, on persécute ou on tue les traîtres dans le groupe dominant, qui aideraient les victimes. Histoire que les deux camps soient bien clairs.

7. Préparation : on identifie cette fois clairement et de manière forcée les victimes. On les oblige à porter un symbole (genre, l'étoile jaune) ou on met en évidence leurs caractéristiques physiques (couleur de peau, taille, handicap...), on les isole, on les déporte ailleurs, on les affame, et on prépare une liste de leaders des victimes à mettre à mort en premier.

8. Persécution : on isole les victimes, on les insulte, on les vire de leur job sans réelle raison, on les exproprie de leur logement ou de leurs terres, on pille leur maison impunément.

9. Extermination : les massacres commencent, perçus par les tueurs comme des actes d'extermination (comme s'il s'agissait de nuisibles dont il faut se débarrasser) ou d'épuration (il faut nettoyer la société d'un mal), ce qui les amène à ne pas voir leurs victimes comme pleinement humaines.

10. Déni : les auteurs du génocide nient avoir commis des crimes, et rejettent la faute sur les victimes. Ils dissimulent les preuves, fuient, et intimident les témoins.

À l'heure où chez nous aussi, les opinions se polarisent, le racisme ressort des égouts et les demandeurs d'asile sont renvoyés dans des centres fermés au Kosovo, il nous semble particulièrement important de garder un œil sur ces processus de radicalisation de la pensée et des actions. Veiller, résister, dénoncer certains propos, ne pas tout accepter. Rester connectés à cette part lumineuse d'humanité en nous qui nous permet de regarder *L'Empreinte*, et peut-être de créer à notre tour, à notre échelle, un petit quelque chose qui relie au lieu de séparer.

¹⁰ Gregory Stanton, qui a particulièrement étudié le cas cambodgien (1975-1979), a fondé plusieurs ONG de veille pour prévenir les génocides. Figurez-vous qu'il a même été trouver le président rwandais en 1989 pour lui dire qu'il fallait absolument supprimer la mention de l'ethnie sur la carte d'identité, sans quoi, au vu du contexte, le pays risquait un génocide dans les 5 ans. Et en 1994...

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

De quoi on parle exactement ?

Avant d'entrer dans le vif du sujet, c'est toujours intéressant, surtout si le sujet n'a jamais été abordé par ailleurs, de sentir la température du groupe. Pour cela, on vous suggère d'utiliser un support qui pourra rester en place pendant tout le temps de l'activité, et de noter le mot « génocide » dessus, en appelant les participants à dire ce que ça leur évoque, sans filtre.

Si vous sentez que c'est nécessaire dans votre groupe, commencez par poser un cadre bienveillant pour la parole : pas de propos raciste, pas de jugement ni de moquerie, chacun a le droit de s'exprimer tant qu'il respecte l'autre, on ne nomme personne de la classe ou de l'école en exemple, on n'interrompt pas celui qui parle... Assurez-vous que tout le monde est ok avec ces règles. Vous pouvez aussi vous faire accompagner par une personne extérieure, peut-être afro-descendante, pour vous soutenir.

Gardez le tableau de brainstorming à portée de main, pour y refaire référence à la lecture des explications plus théoriques ci-dessus. Cela permet de voir ce qui est juste, ou ce qui part de préjugés ou de croyances erronées, et de corriger le tir petit à petit.

Les 10 étapes à la loupe

En reprenant cette liste des dix étapes de Gregory Stanton point par point, partagez et notez, par petits groupes de 3 ou 4, ce à quoi chaque élément vous fait penser, dans le passé et dans le présent/futur, dans la réalité et dans la fiction (livres, séries, films, jeux vidéos...). Trouvez une idée pour chacun de ses 4 points, pour les 10 étapes. (Si c'est trop long, n'hésitez pas à répartir les étapes par groupes).

Pour la synthèse collective, on partage le tableau par 2 axes : le temps (passé / présent et futur) et la réalité (réel / fiction). Chaque groupe choisit un ou deux éléments (en fonction du temps) qui lui semble le plus pertinent à partager pour chacune des 4 cases, en évitant les doublons. Puis on observe ensemble : que peut-on faire ressortir de cet étalage d'idées ? Essayez de tirer quelques conclusions.

Et pour la dernière étape, on se concentre sur la case où se rejoignent la réalité et le présent/futur, tout en gardant un œil sur les dix étapes. Que pensez de notre société actuelle ? Y voyez-vous certaines étapes à l'œuvre ? Pensez-vous qu'il faille réagir à certaines idées qui circulent sur les réseaux sociaux, ou dans les médias, ou dans la rue ? Si oui, comment y réagir ? Que pourriez-vous faire, concrètement, seul ou ensemble ?

Reporter de guerre / reporter de paix

Le Prix Bayeux (du nom de la tapisserie normande, checkez vos ref'), c'est une récompense pour les journalistes et reporters de guerre indépendants. Et dans son édition de 2020, le thème était la question suivante : « Comment vivre ensemble après un génocide ? ». Le gagnant, Gary Knight, est un ancien journaliste de guerre qui a décidé de s'intéresser à la paix post-conflit.

PRIX BAYEUX 2020. Comment vivre ensemble après un génocide ? Des reporters de guerre se penchent sur la paix (sur le site de France Info TV, repris de France 3 Région Normandie)

A partir de cet article sur le sujet, on peut demander aux participants de relever les facteurs qui favorisent la réconciliation après le vécu d'atrocités à cette échelle.

Puis, par petits groupes, de discuter de ces facteurs mais au niveau de leur vie, de leur groupe d'amis, de leur famille, de leurs voisins. Qu'est-ce qui favorise la réconciliation après un conflit interpersonnel ? Qu'est-ce qui vient de l'intérieur de chacun, et qu'est-ce qui peut aider de l'extérieur ?

Et enfin, une réflexion plus large pour tous : à quelles communautés appartenez-vous ? (famille, école, quartier, religion, sport, musique...). Ces communautés vivent-elles en paix entre leurs membres ? Et avec les autres communautés ? Que pourrait-on imaginer de faire pour diminuer les écarts entre les communautés, et tisser plus de liens, pour nourrir la paix ? S'il y a eu des conflits ou des traumatismes, qu'est-ce qui pourrait aider à recréer du lien pour pouvoir vivre ensemble sans tensions ? Qu'est-ce qui a éventuellement déjà fonctionné par le passé ?

4/ Thématiques qui traversent le spectacle

► Patrimoine légendaire d'ici et d'Afrique

Vous l'entendez ?

Ce souffle ?

L'air est beau, l'air est bon.

Il charrie des sons, mais vous n'arrivez pas tout à fait à les identifier ;

Humain ? Végétal ou animal ?

C'est un peu tout cela mélangé. Ça tourne. C'est comme un tourbillon.

Il est lourd d'histoires murmurées, ce vent-là.

Il vient de loin, il a traversé des déserts, un océan, puis le voilà qui glisse à travers les prairies, les champs, sur les lacs, les rivières, se mêle à la lumière grise de ce matin d'hiver, puis arrive à la ville, là, tout près de chez vous.

Pour préparer ce spectacle, l'équipe de comédiens belges et rwandais ont été ensemble récolter des légendes au Rwanda, puis sont partis sur les routes des Ardennes pour ramener nos vieilles histoires. Et ce faisant, ils se sont rendu compte d'une chose commune des deux côtés : ces légendes dataient toutes de l'ère pré-chrétienne, et avaient été réappropriées, absorbées ou effacées par l'arrivée de la religion monothéiste. Effacées ? Pas tout à fait. Ce serait sous-estimer leur force dans l'inconscient collectif des êtres humains. Même déguisées, ces légendes continuent à nous traverser, car nous ne sommes pas dupes : nous sentons ce qui vibre, ce qui résonne avec le rythme des saisons, ce qui remplit l'air invisible à certains endroits. Petite plongée dans les profondeurs de nos racines.

Recouvrir le païen par le chrétien

Mais comment on écrase une culture païenne millénaire par une nouvelle religion imposée par en haut ? On recouvre tout, physiquement et mentalement, d'une couche de dogme chrétien. Les lieux, d'abord. Chez nous, les endroits de culte celtique, réputés pour être des lieux énergétiques forts, ont été utilisés pour construire des cathédrales et des basiliques. Comme celle de Saint-Hubert par exemple. On recouvre les pratiques ensuite : auparavant, la chasse était une activité utilitaire, mais aussi un acte spirituel en lien avec les divinités de la forêt et des animaux. Saint-Hubert viendra christianiser tout ça¹¹. Les légendes autour des dragons sont mitonnées à la sauce catholique, avec

Saint-Georges, héros à la croix qui sauve la population de la bête infâme à Mons. La victoire du Bien sur le Mal, de la lumière sur l'ombre, et donc du christianisme sur le paganisme. Les religieux prennent de leur côté tout ce qui est assimilable comme « le Bien », et ce qui pose problème dans leur système de croyances, ils le rejettent dans le camp du diable. Lutins, sorcières, esprits, tout ça : au feu. Les héros locaux, les protecteurs, les femmes qui se sacrifient pour les hommes : élevés au rang de sainteté. Et ils viennent caler leurs fêtes religieuses sur le calendrier laïque, pour ne pas brusquer les païens qu'ils doivent convertir. Noël au solstice d'hiver puisque Jésus est la lumière qui revient sur le monde. La Toussaint à Samhain¹², nouvel an celtique qui marquait l'entrée dans la période sombre, et qui symbolisait un portail particulier avec les âmes des défunts. Pâques à l'équinoxe de printemps, symbole de renouveau, alors pourquoi pas de résurrection ? Et avec des œufs colorés issus des rites païens, pour l'idée de fertilité. Vous avez compris la stratégie.

« Il était non moins important, pour éviter de heurter et de dérouter les croyances populaires, de maintenir la date des fêtes religieuses. L'adoption des fêtes païennes et leur célébration sous un autre nom facilitait considérablement la christianisation rapide du monde païen. »

Louis Réau, membre de l'Institut de France et titulaire de la chaire de l'art médiéval à la Sorbonne

¹¹ Vous êtes curieux de savoir comment, hein ? Rapportez-vous à la première proposition d'activité, et cherchez ;-)

¹² Pour en savoir plus sur cette passionnante histoire :

Samhain - Encyclopédie de l'Histoire du Monde - www.worldhistory.org/trans/fr/1-19183/samhain/

Convertir les sauvages animistes

Et une stratégie qui fonctionne aussi bien, on l'exporte, évidemment. Les missionnaires qui sont arrivés un peu partout, dont au Rwanda, ont répété l'opération : utiliser les croyances animistes locales pour les reprendre à leur sauce (ou les faire passer du côté du démon). C'est ainsi qu'Imana, le principe divin unique des Bantous, n'a eu aucun mal à changer de nom et à devenir Dieu le Père. Par contre, les abakame et les imyuka, esprits locaux, seront triés entre anges et démons. Les bénédictions pour la terre ou pour les ancêtres sont remplacés par des prières à Dieu et ses saints. Les sacrifices d'animaux et offrandes traditionnelles, eux, sont interdits bien sûr, on n'est pas des barbares : on va plutôt célébrer le sacrifice de Jésus pour son peuple, torturé puis cloué à une croix, pendant l'eucharistie durant laquelle on boira son sang et on mangera son corps. Symboliquement, cela s'entend.

Un syncrétisme¹³ discret mais bien vivant

Pour mettre un peu d'ordre dans un système de croyances qu'ils ne comprennent pas et qu'ils méprisent, les Pères Blancs missionnaires devront quand même être assez radicaux sur certains points. Le culte des ancêtres protecteurs, c'est non. On fête la Toussaint, et pour les autres jours, on évite d'y penser. Les ibapfumu, guérisseurs traditionnels, ça passe du côté sombre aussi : superstition ridicule au mieux, sorcellerie démoniaque au pire. Quant aux rituels, danses et objets sacrés, ça file tout autant au feu purificateur. Heureusement, s'ils passent dans l'ombre, tous ces aspects culturels bien ancrés n'ont pas disparu, tant ils avaient des racines profondes. Ils sont toujours racontés et transmis dans les légendes, les contes, les récits, pour apporter leur vision particulière du monde, qui pourrait n'être ni plus ni moins juste qu'une autre.

La mémoire vive de l'humanité

Mais alors, comment ce patrimoine légendaire a-t-il pu survivre à l'étouffement ? Grâce aux gens, à leur mémoire, à leur parole, à leurs écrits. Et aujourd'hui à leurs films, leurs animations. De tout temps, ici et ailleurs, les grands racontent des histoires aux petits. Les grands-mères à leurs petites-filles, mais aussi les instituteurs aux élèves, les bibliothèques aux lecteurs, les conteurs et les comédiens au public, les troupes folkloriques aux habitants. Le Doudou de Mons a été sacré Patrimoine mondial immatériel de l'Humanité par l'UNESCO, ce n'est pas rien. Bien sûr, on n'y parle que de Saint-Georges,

mais quelque chose de plus profond, de plus enraciné dans nos psychés, palpite sous cette histoire de dragon, sans qu'on puisse toujours l'identifier clairement.

Autour du lac Kivu, la sirène

Dans *L'Empreinte*, on découvre d'abord la figure de la sirène du lac asséché, inspirée d'une légende des bords du lac Kivu. Il y a plusieurs manières de raconter son histoire. On pourrait choisir celle-ci, par exemple : Kayonga, pêcheur sur le lac, tombe nez à nez avec une jeune femme très belle qui peigne ses longs cheveux noirs sur la rive, en chantant. Elle lui promet richesse et abondance s'il accepte de lui faire un cadeau. Et ce cadeau, c'est une demande : celle de respecter les eaux du lac, de ne pas y pêcher plus que nécessaire, et de transmettre ce message à tout le village. Ce que fait Kayonga, fasciné, en regardant cette femme replonger au fond du lac. Le pacte est respecté, jusqu'au jour où les récoltes de céréales sont maigres, et certains pêcheurs ponctionnent une bien plus grande quantité de poisson dans le lac. Ce jour-là, une tempête éclate, engloutissant bateaux, filets et Kayonga. Depuis lors, il est raconté que ceux qui respectent les lois de la sirène bénéficient de sa protection, mais ceux qui les ignorent doivent redouter son courroux. Vous voyez mieux comment les croyances païennes s'enracinent profondément dans le respect de la nature dont l'humain fait partie, et dans le respect des forces spirituelles en présence ? Cela vous fait-il penser à d'autres légendes de Belgique ou d'ailleurs, qui reflètent cette même recherche d'équilibre avec la nature ?

En Ardennes, l'arbre à clous

Dans la pièce, on découvre aussi une figure méconnue de notre propre patrimoine : celle de l'arbre à clous, témoin d'un temps où la nature et le spirituel étaient fortement liés ici aussi. Figurez-vous qu'on en retrouve plusieurs dans les Ardennes et en Gaume. Il s'agit d'un arbre sacré, réputé pour sa force, comme le chêne, dans lequel on vient planter un clou quand on souffre d'un mal physique ou d'une peine psychologique dont on voudrait se délester. On accompagne souvent ce geste de prières païennes ou de formules magiques à adresser à l'arbre ou à ses esprits protecteurs. Même si on a mal pour l'arbre, symboliquement, il faut admettre que c'est assez intéressant. À votre avis, quelle était la fonction de l'arbre à clous dans la communauté ? Si vous faisiez ce geste, pensez-vous que vous vous sentiriez mieux après ? Et aujourd'hui, qu'est-ce qui pourrait remplir ce rôle dans notre monde moderne ?

13 Le syncrétisme, c'est le fait de faire fusionner deux systèmes de croyances, sans qu'ils s'opposent forcément, mais plutôt qu'ils soient fondus à l'intérieur des personnes et de leur société.

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

A la rencontre de notre patrimoine pré-chrétien

Connaissez-vous des légendes de votre terre ? Des rites celtiques ? Des célébrations anciennes ? Partez à leur recherche ! Par groupes de deux ou trois, choisissez un aspect de votre patrimoine pré-chrétien à creuser, en une affiche A5. Si vous avez une origine en partie étrangère, encore mieux, ramenez-nous une légende de votre lignée. Avec un collage (réel ou virtuel) de photos et de textes, faites connaître aux autres ce morceau du puzzle de votre identité profonde et peut-être oubliée... L'exposition des affiches pourra avoir lieu en classe ou dans le couloir, pour que tout le monde en profite.

Le patrimoine légendaire africain aujourd'hui

Quand on parle des légendes africaines, on imagine toujours un vieux sage assis sous un arbre en train de raconter des histoires. Or la réalité est bien plus moderne et vaste que cela, et ne se limite pas à la tradition orale, même si elle reste plus importante que chez nous. On vous lance quelques pistes. Serez-vous trouver l'origine de ces œuvres et les éléments de tradition et de légende qu'elles mettent en lumière ?

Films d'animation : *Kirikou et la sorcière*, *Zarafa*, *Pokou princesse Ashanti*, *Kazazi Moto : génération fire* (Disney), *La marque d'Uru*, *La geste de Segou* (court-métrage avec des marionnettes), et un dernier petit court-métrage vintage qui piquera votre curiosité : *La femme mariée à trois hommes* (disponible sur Youtube)

Films : *Rumeurs du lac*, *Lamb*, *The burial of Kojo*, *Neptune Frost*, *Atlantique*, *La Gravité*, *Mami Wata...*

Et une série à découvrir sur Netflix : *Contes populaires africains réinventés* (2023), six épisodes ultra modernes, d'une demi-heure, mêlant fantastique, réel et onirique, qui viendront donner une petite claque à votre imaginaire de l'Afrique....



© Cathy Debrun



► Questions de mémoires personnelle et collective

Mimi (Grand-mère européenne)

Prépare-toi, Lucile. Il faut faire vite.

Les Effaceurs.

Je sens déjà leur souffle.

C'est comme une brume qui s'insinue,

Un froid qui dévore tout ce qu'il trouve.

Mukandori (Grand-mère africaine)

Ils n'effacent pas seulement nos vies, Aurore

Ils effacent la vie elle-même,

Ils effacent l'essence.

Dans notre histoire, les deux héroïnes, Kunda et Lucile, partent à la recherche des pièces du puzzle qui leur manquent pour pouvoir comprendre leur mal-être inexplicable. C'est dans le passé de leurs grands-mères qu'elles vont trouver des bribes de réponses. Pour aborder cette question de la mémoire personnelle et transgénérationnelle, on n'a pas de théorie à vous fournir. On a trouvé plus intéressant de questionner le point de vue de ceux qui nous offrent à ressentir, à travers ce spectacle, comment les empreintes de nos ancêtres s'impriment sur nous et nous façonnent, entre parole et silences.

Libérer la parole dans nos lignées

On a posé la question à Jean-Michel d'Hoop, le metteur en scène belge, de ce avec quoi il aimerait que les jeunes repartent de ce spectacle. Et dans sa réponse, il nous a beaucoup parlé de mémoire transgénérationnelle. Et de son envie que les jeunes puissent se reconnaître un petit peu à travers Kunda et Lucile, les héroïnes qui portent des poids qui ne leur appartiennent pas complètement, qui héritent d'histoires dont elles n'ont pas forcément une conscience complète.

« On est tous empreints par toutes les générations qui nous ont précédées, pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur des rêves, mais parfois aussi le pire des tabous, des non-dits, des choses très lourdes et difficiles, des traumatismes qui n'ont pas été communiqués, et qui pour autant passent à travers les générations, quoi qu'on en croie, quoi qu'on nous dise. Alors, peut-être qu'il n'est pas bon de tout révéler, mais peut-être qu'il est bon quand même d'amorcer des discussions dans beaucoup de familles, sur beaucoup de choses. Et là, je pense qu'on est à un endroit où on se rejoint, avec les jeunes rwandais dont les parents n'ont pas vraiment expliqué le génocide, mais qui portent forcément en eux une souffrance terrible, avec des générations entourées de silence.

Et chez nous aussi, je pense qu'on a aussi toute une génération qui subit beaucoup de choses sans pouvoir les nommer. Par exemple le Covid qui a fait beaucoup de dégâts. Tenter de mettre des mots, d'identifier les choses, ça aide, ça soulage, et ça crée du contact, du dialogue, à une époque où on est beaucoup sur son smartphone, dans des bulles d'individualité. Le théâtre, c'est justement un lieu de rencontre du vivant. À travers l'onirisme, la fiction, on essaie de reconnecter les personnes entre elles. Il y a le même travail à faire dans les familles : ouvrir la parole, reconnecter les uns aux autres. Sinon il y a des choses qui sont plus ou moins tuées, et qui créent des monstres sans formes, des ombres qui sont en fait beaucoup plus grande que ce qui les a formées. On sait qu'il s'est passé quelque chose, on ne sait pas quoi exactement, mais on sait qu'on ne peut pas en parler.

Évidemment il y a des vraies questions autour de la libération de la parole : où, comment, dans quel climat de sécurité ? Il faut se faire accompagner pour libérer cette parole, on n'est pas tous nécessairement armés pour gérer des révélations et les souffrances que ça peut engendrer. Mais la chose nommée va pouvoir reconnaître les personnes à l'endroit où elles sont, même si ça ne guérit pas automatiquement. J'aurais envie de leur dire, à ces jeunes : vous avez le droit, vous êtes légitimes de poser des questions à vos parents. Et peut-être que vos parents sont légitimes de répondre en partie mais pas complètement, mais il existe aussi des espaces qui sont fait pour ça, des psys, des espaces thérapeutiques.

Mais on n'est pas du tout là pour donner des leçons, ici. On lance juste des pistes oniriques. C'est à travers tout ce voyage que peut-être qu'une personne qui verra ce spectacle pourra se dire : « Peut-être qu'au fond, moi aussi je peux lâcher une partie de ce poids que je porte ». Et des deux côtés, parce que ça permet aussi aux personnes plus âgées de se soulager, de se dire « peut-être que maintenant, je peux dire ». Parce qu'on retarde souvent le moment de dire, parce qu'on ne veut pas dire à ses jeunes enfants, à raison d'ailleurs, puis après on oublie, on enterre les choses, mais elles sont toujours là. »



© Cathy Deltran

*Pour la première fois, elles vont rentrer dans la Tour Interdite.
Plus personne ne sait qui l'a construite cette tour ;
Mais on sait parfaitement à quoi elle sert :
à l'intérieur, au plus profond de ses murs, se trouvent les mémoires endormies,
Les dernières pièces du monde « avant que tout ne commence à s'estomper ».*

Se libérer des émotions de notre passé collectif

Il y a donc la mémoire personnelle de nos ancêtres, leurs traumatismes, leurs peines, leurs peurs, qui nous sont transmises, jusqu'à ce que quelqu'un dans la lignée s'y intéresse, et trouve des chemins pour s'en délester, et ainsi permettre aux suivants de ne plus porter ces poids. Mais parmi ces mémoires, il y a aussi des pans de l'histoire collective, des traumatismes vécus par tout un peuple en même temps, qui eux peuvent être abordés par d'autres voies peut-être.

Que ce soit au Rwanda, en Belgique ou ailleurs, il est important de savoir de quoi on hérite collectivement. Le passé n'est ni propre ni neutre. Les mémoires de guerres, de famine, de génocide, de colonisation, de racisme, elles sont portées des deux côtés de la ligne de démarcation entre oppresseurs et opprimés. Comment approcher ces poids du passé ? Parfois, les parents ne sont pas capables, pour plein de raisons, de répondre à nos questions. Mais comme cette fois, on n'est pas seul à porter cet héritage, on peut mener des recherches horizontalement, avec notre propre génération. On peut créer un dialogue entre jeunes, pour mettre à jour notre passé commun, sortir de la culpabilité et la honte, et accepter qu'on est peut-être des petits-enfants de colons, ou des petits-enfants de colonisés. On peut écouter son ressenti, et aussi les silences, comme le dit si bien Alphonse Eklou Uwantege, assistantx à la mise en scène

sur ce spectacle. Iel-même d'origine rwando-togolaise, née en Biélorussie et vivant en Belgique, iel nous confie sa vision :

Je voulais absolument savoir, comprendre mon histoire et ma culture, et je brusquais un peu mes parents pour qu'on me dise, et finalement ça n'arrivait pas comme je le voulais. Ça a été super frustrant. Et finalement je pense que j'ai réussi à soigner toutes ces choses et à trouver des réponses à mes questions par mon propre ressenti par rapport à certaines choses, par mon propre regard quand je vais au Rwanda, et pas forcément par le regard de mes parents. Et aussi par les silences. Apprendre à écouter les silences. C'est hyper occidental d'attendre des réponses par des paroles, alors que dans la culture rwandaise, les silences disent plein de choses, là-bas c'est très clair. Ce n'est pas parce que mes parents ne parlent pas qu'ils ne me répondent pas.

Une autre piste à explorer, qui est le parti pris de *L'Empreinte* d'ailleurs, c'est d'utiliser l'art pour libérer la parole. « Se confronter à des objets artistiques, ça permet de briser les tabous, de sortir du secret. Ces objets artistiques créent de l'émotion et nous permettent de nous déplacer à la place de l'autre, de voir avec ses yeux. Et donc de rouvrir un espace de dialogue, où on parle de cet objet avec l'autre », nous partage Alphonse Eklou. Et c'est bien ce qu'on est en train de faire, non ? On y revient plus en détail dans le chapitre suivant.

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Rencontrer ses mémoires

On l'a compris, il y a différentes manières de partir à la recherche de ce qui nous a été transmis, individuellement ou collectivement. Et si on l'expérimentait, vraiment, avec des vrais gens ? Les mémoires familiales étant particulièrement délicates, on vous suggère d'explorer ces parties-là avec un professionnel, psy, thérapeute ou autre. Par contre, nous partageons des pans de mémoire collective qu'on peut rencontrer ensemble, en s'enrichissant des ressentis et des émotions partagées par les uns et les autres. On vous propose, par petits groupes de 3 ou 4, de choisir une problématique du passé commun (le vécu de la colonisation des deux côtés, de la deuxième guerre mondiale, des migrations, de la crise sanitaire...), et de choisir une piste pour aller à sa rencontre (visiter un musée et analyser ses émotions en le visitant, rencontrer des personnes plus âgées qui peuvent parler de leur vécu ou de celui de leurs parents, exprimer son propre vécu émotionnel de la crise sanitaire et des traces laissées en soi, trouver un objet artistique qui ouvre un espace de parole pour le sujet choisi...).

Après avoir réalisé le travail en petits groupes, une synthèse orale et la plus vivante possible est présentée à tous. Cinq minutes de présentation, cinq minutes de questions-réponses par groupe. Et pour terminer, un tour de cercle de parole où chaque participant est invité à parler de son ressenti pendant 30 secondes. Le timing précis est important, avec un gong final, pour garder le rythme et laisser à chacun le même espace.

En fonction de votre groupe, vous pourrez pré-sélectionner les sujets pour éviter de créer des situations trop périlleuses. À nouveau, posez un cadre de parole bienveillante, et n'hésitez pas à vous faire accompagner pour les échanges en grand groupe si nécessaire.

Gaël Faye, un artiste multi-facettes à découvrir

Si vous ne le connaissez pas encore, ô joie, vous allez pouvoir le découvrir, cet artiste incroyable, franco-rwandais né dans un camp de réfugié au Burundi en 1982. Rappeur, chanteur, auteur-compositeur au disque d'or, et écrivain qui a gagné un prix Goncourt des Lycéens (et tant d'autres), il irradie. Parmi les mille pistes possibles pour explorer son œuvre, on vous en suggère quelques-unes :

→ Organiser un vote pour sa meilleure chanson : chacun va l'écouter sur Youtube ou Spotify ou autre, et choisit 5 chansons. On liste toutes les chansons citées par le groupe. Puis chacun doit voter pour ses trois préférées, en leur donnant trois, deux puis une étoile, par ordre. La chanson gagnante peut être écoutée en classe et discutée (car il y a toujours beaucoup de fond dans ses textes, aucun doute qu'il y aura des choses à en dire).

→ Retracer sa biographie, et identifier les mémoires personnelles et collectives qui apparaissent dans celle-ci. Dans un second temps, observer comment il a pu guérir certaines de ses blessures vécues ou héritées, à travers ce qu'il exprime dans son art et ce qu'il en dit.

→ Bien sûr, on ne peut que vous recommander chaudement de lire *Petit Pays* et/ou *Jacaranda*, ses deux romans magnifiques en lien avec le Rwanda. Ce ne sont pas des briques, mais si malgré tout le temps vous manque, sachez que *Petit Pays* existe aussi en BD et en film.

→ Enfin, on vous offre un petit extrait de *Jacaranda*, par rapport au *gacacas* dont on a parlé plus haut, et à la question des bienfaits de la libération de la parole. Avec ces questions à discuter : comment guérir la mémoire, pour nous et pour les générations qui nous suivront ? À quoi servent les gestes et paroles d'aujourd'hui ?

« Bien sûr, c'est une justice imparfaite, mais elle a le mérite de libérer la parole, et surtout, de mettre fin à l'impunité qui existait depuis toujours. Cela permettra la réconciliation et le pardon.

- Tu y crois ?

- A la réconciliation et au pardon ? Non ... Je suis une survivante. J'ai vu comment ces gens se sont comportés. Mais les procès sont absolument nécessaires pour les générations d'après. Pour Stella et toi. Grâce à ce que l'on fait aujourd'hui, vous arriverez à cohabiter avec leurs enfants. C'est mon espoir. ».

Et on vous laisse avec ces points d'interrogation : avec nos mémoires belges et toutes ses ramifications vers d'autres pays, comment construire la paix plutôt que la guerre ? Dans notre société actuelle, qu'est-ce qui construit la paix, qu'est-ce qui construit la guerre ?

Une expo itinérante sur les enjeux de nos luttes

L'ASBL Territoires de la Mémoire a créé une exposition immersive et hyper moderne *Fighting for ?* qui interroge les visiteurs sur la nécessité d'entrer en lutte, en lien avec les luttes du passé : pourquoi et à quoi résister aujourd'hui? Pourquoi et comment passer à l'action? Enfin, pourquoi certains d'entre nous agissent et d'autres non? Passionnant, vu le contexte actuel, n'est-ce pas ?

Et la bonne nouvelle, c'est que cette expo est itinérante, et qu'il est possible de la faire venir chez vous pour 2 à 4 mois. Si vous arrivez à l'attraper, c'est une pépite ! (et il y en a d'autres sur le site) territoires-memoire.be/les-expositions-itinerantes/fighting-for/



► Le rôle de l'art dans la réconciliation

L'art réouvre la complexité de l'humain. C'est facile de dire : « oui, lui il est survivant, lui il est tueur, lui il est blanc, lui il est noir ». C'est pas ça. Je crois que, humblement, l'art permet de parler à tous nos cerveaux. Il y a, enfouie dans nos êtres, dans notre corps, dans notre sang, dans nos cellules, une histoire du monde, des mondes, dont on n'a plus la lecture. Et l'art a une façon de s'adresser à ces différentes mémoires que le corps a, avec la vibration de la musique, avec du son, avec de la voix, avec de la présence, avec le regard de l'autre, avec l'expression des émotions, avec les métaphores, avec les images. Cela nous rappelle à la complexité de qui on est.

Carole Karemera¹⁴

Cela vous est déjà arrivé, après avoir vu un film, un concert, une pièce de théâtre, une expo, de ressentir quelque chose de plus fort que d'habitude ? De sentir dans votre corps que ça vibre quelque part ? Comme si un morceau de vous, connu ou inconnu, était activé par ce que vous venez de voir ou d'écouter ?

Et si l'art, sous toutes ses formes, pouvait ouvrir des possibilités là où on n'y avait pas pensé ? Là où on a emprunté une seule direction et oublié les autres ? Là où on imagine que le temps est linéaire, qu'il s'écoule du passé vers le futur, alors que ça pourrait bien être faux ? Avec Carole Karemera, nous on est convaincus que l'art, par sa capacité à parler à autre chose qu'à notre cerveau rationnel, rouvre un champ de perspectives, comme un nouveau regard sur le monde. Et permet de ressentir émotionnellement des liens là où on ne voyait qu'un gouffre de séparation.

L'art, on pourrait aussi le concevoir comme la foi en un espace invisible entre les gens, qui n'est pas tangible mais qu'on peut ressentir, et dans lequel l'imaginaire peut se déployer pour créer autre chose. Pour se réinventer, comme l'a fait le Rwanda après le génocide, à travers les voix de centaines d'artistes (si vous cherchez sur internet, vous les trouverez sans peine, dans le cinéma, la musique, la peinture, le slam, le street art, la danse, la littérature, les BD...).

Pour se réconcilier, comme sont encore en train de le faire les générations actuelles de Hutus et de Tutsis. Comme nous pouvons le faire entre héritiers des colonisateurs et des colonisés, entre descendants des fachos et des résistants, entre immigrés de première, deuxième, troisième génération et Belges aux origines lointaines oubliées. Dans cet espace artistique imaginaire où tout est possible, nous pouvons nous reconnecter à nos racines entremêlées, les chanter, les danser, les raconter, les assumer, pour nous sentir reliés. Humains pleinement vivants. Riches de tous nos passés, et de notre complexité. Un peu éloignés de ces catégories binaires dans lesquelles on essaie trop souvent de nous faire rentrer.

14 Pour voir toute la vidéo qui dure 15 minutes : #30for30: Carole Karemera on Art's Contribution Post-Genocide against the Tutsi - YouTube (en français)



PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Mais enfin, pourquoi tu vois ça quand tu me regardes?

L'artiste Marie Auger a travaillé avec plusieurs techniques artistiques différentes à la création d'une exposition à partir des mémoires de la guerre d'Algérie, pour toutes les parties impliquées. Avec ce titre qui en dit long : « Mais enfin, pourquoi tu vois ça quand tu me regardes? ».

Voici un petit éclairage sur sa motivation à creuser ce pan de l'histoire encore très taboue en France :

Parmi les 7 millions de Français porteurs des mémoires de la Guerre d'Algérie : Marie Auger et son père. Lui fut un « appelé », un jeune bidasse réquisitionné pour combattre en Algérie. À ses enfants, il choisit de conter « La blancheur lumineuse d'Alger », « le bleu extrême du ciel et de la mer », « le désert ». Des images exotiques plutôt que le récit brutal d'une guerre. Ce n'est que 40 ans plus tard, lorsque la plasticienne décide de travailler sur la guerre d'Algérie, qu'elle découvre un tout autre récit : « J'allai trouver mon père pour qu'il me la raconte vraiment, cette sale guerre à laquelle on l'avait contraint de participer de janvier à mai 62. J'en découvris l'intensité dramatique. »

On vous propose de parcourir le carnet d'exposition de cette artiste qui a passé toute sa carrière à interroger les silences et les pans de notre mémoire collective restés dans l'ombre. Copie de Bleu et Crème Café Presse Réseaux Kit (téléchargeable sur le site www.marieaugier.com)

Et, après avoir jeté un œil (ou pas) au travail de Marie Auger, si l'ambiance du groupe est assez bienveillante, on vous invite à vivre ces mots, en face à face, deux par deux. Qu'est-ce que tu vois quand tu me regardes ? Quelles mémoires tu imagines ou tu crois connaître de moi ? Pourquoi tu vois ça quand tu me regardes ? Qu'est-ce qui, selon toi, crée cette vision de moi ?

L'art, c'est juste pour faire joli ?

Vous êtes venus voir *L'Empreinte*. Cette pièce ne parle pas directement du génocide, et pourtant il fait partie de la mémoire non seulement des Rwandais, mais aussi des Belges, qu'on le veuille ou non, et il apparaît en filigrane dans les songes. Ceux des deux petites filles, mais les vôtres aussi, car nos peuples sont liés, et nos mémoires aussi.

Ce travail autour de *L'Empreinte* a été préparé durant plusieurs années, faisant se rencontrer à plusieurs reprises, ici et là-bas, une troupe belge et une troupe rwandaise. Selon vous, qu'est-ce que le fait de voir le fruit de leur travail peut vous apporter personnellement ? Qu'est-ce que vous avez ressenti durant la pièce ? Qu'est-ce qui vous a fait vibrer, et comment ?

Comment ce que vous avez vu, ressenti, écouté, peut changer votre propre regard sur les autres, le monde et vous-mêmes ?

Et après avoir pris conscience de ce que le théâtre peut vous apporter, posez-vous la question, tous ensemble, de ce que l'art en général peut transformer dans une société. Quel imaginaire différent le théâtre, le cinéma, la littérature peuvent-ils susciter ? Sont-ils tous positifs ou certains peuvent-ils être dangereux ? Peuvent-ils servir à la propagande ? Peuvent-ils nous aider au contraire à nous ouvrir l'esprit ?

À quoi ça sert, d'ouvrir nos imaginaires ? À quoi ça sert, de regarder de telles œuvres ensemble et d'en parler ?

Zora Snake, un artiste qui réconcilie avec son corps

Pour le moment à Bruxelles, on a la chance d'accueillir l'artiste camerounais Zora Snake, à la base danseur hip hop et poète, avec son *Opéra Villageois*, une performance chorégraphique assez incroyable autour de la restitution des œuvres d'art africaines volées par les Européens lors de la colonisation. Son corps devient celui d'un serpent qui danse, avec un masque volé sur la tête, avec du sel, de la terre, des drapeaux... C'est un merveilleux exemple de l'art comme espace de réconciliation possible, de remise en dialogue, de reconstruction de liens. Voici ce que Zora Snake partage¹⁵ :

15 Extraits tirés de l'interview sur La Première, dans l'émission Le Monde en Direct, du 10/02/2025 : L'invité - Zora Snake : «la réparation, c'est un travail qui doit se faire collectivement» - Auvio

« Je me suis dit, c'est important de livrer mon corps dans cet endroit de l'histoire qui nous lie. Ces objets, ce n'est pas seulement l'histoire de l'Afrique, c'est l'histoire commune de la rencontre entre l'Afrique et l'Europe. Comment on répare ces séquelles ? Le corps pour moi, c'est une séquelle, un traumatisme. Comment réparer le traumatisme, au-delà de la restitution des œuvres d'art ? Je suis plus dans l'endroit de restituer l'âme de l'œuvre, plutôt que de restituer l'objet. Je n'attends pas que l'Europe répare, mais je pense que la réparation elle passe par nous, par chacun de nous, par notre propre conscience, par la manière dont on se regarde, entre Africains et Européens. Elle doit aussi se faire collectivement, dans cet espace de dialogue entre nous. »

Ça vous donne envie d'avoir un petit visuel de son spectacle ? Allez donc voir par ici (2'40) : L'Opéra du Villageois - Zora Snake | When Solidarity Is Not a Metaphor (sur Youtube)

Connaissez-vous cette problématique de la restitution des œuvres d'art pillées aux pays colonisés ? Pourquoi considère-t-on le fait d'exposer des masques, des objets rituels, à côté d'objets de la vie quotidienne de tous ces peuples des autres continents, comme du vol, du pillage, voire même de la destruction culturelle ? Selon vous, quels problèmes cela pose-t-il, d'enfermer ces objets derrière des vitrines pour susciter un certain imaginaire des peuples exposés ? (Si vous séchez pour répondre de manière claire à ces questions, écoutez l'interview de Zora Snake sur La Première, en note de bas de page).

Et en quoi le travail de cet artiste permet-il de participer à la réconciliation de nos deux continents ?

Créer le collage de ses mémoires

Si se mettre autour d'une création artistique réalisée par d'autres permet d'ouvrir un espace de dialogue, c'est encore autre chose de créer soi-même. À votre tour de vous mettre à l'ouvrage. Pour la pièce *L'Empreinte*, l'artiste rwandais Timothy Wandulu a réalisé des masques pour les marionnettes à partir du moulage du visage de certaines comédiennes, sur lesquelles il est venu appliquer des collages de photos qui appartenaient à leur passé. Le résultat est assez incroyable. Si vous ne l'avez pas bien vu sur scène, allez jeter un coup d'oeil à son travail ici : Wandulu Timothy – Multidisciplinary Visual Artist

Ce qu'on vous propose, c'est de vous réapproprier le travail de Timothy Wandulu pour réaliser votre propre empreinte. Sur une feuille de dessin A4 ou A3, posez votre front, et tracez grossièrement le contour de votre tête avec un crayon assez long. Ce n'est pas important que ça soit précis. Juste une trace. Puis choisissez des images dans des revues, des journaux, ou dessinez, puis coupez et collez pour remplir votre tête. Pour ceux qui sont motivés ou plus à l'aise avec les écrans, on peut aussi reproduire plus ou moins le dessin du visage sur Canva, et le remplir d'images trouvées sur internet, découpées et juxtaposées, qui seront peut-être plus proches de ce qui vous constitue.

Pour choisir les images ou dessins qui formeront le collage, on peut se poser ces questions : qu'est-ce qui laisse une empreinte en moi, dans mon passé personnel, dans celui de ma famille, de ma communauté, de mon pays ? De quoi suis-je constitué comme mémoires ?

Comme dans le travail de Timothy, l'important n'est pas qu'on puisse reconnaître chaque élément du collage, au contraire. Il y aura plusieurs couches, dont certaines seront peut-être à peine visibles. Et le résultat esthétique n'est pas un but en soi, ce qui nous intéresse ici, c'est le processus.

Il est ensuite possible d'échanger par rapport à ces empreintes, mais ce n'est pas absolument nécessaire, car c'est avant tout une démarche personnelle. Déjà, donner à voir son empreinte, c'est quelque chose de fort, qui ne demande pas forcément d'explications. On peut aussi apprendre à recevoir l'émotion, la vibration qui se dégage d'une création, et qui se passe de mots.

5/ Dramaturgie

Le processus même de création de ce spectacle est une espèce de laboratoire d'expériences interculturelles, inédit, imprévisible et tout le temps mouvant. On vous raconte cela, avec des morceaux de paroles glanées durant les dernières semaines de création à Louvain-la-Neuve. On reprend d'abord pour vous le début de ce projet. D'un côté, Carole Karemera, artiste rwandaise née à Bruxelles, meneuse de projets artistiques engagés et de l'autre, Jean-Michel d'Hoop, metteur en scène bien connu de nos théâtres belges. Ils se rencontrent il y a presque 10 ans. Leur envie de collaborer est immédiate. Pour ce projet, ils voient les choses en grand : une création à cheval sur deux continents qui permet à 10 comédiens et comédiennes aux bagages culturels et sociaux différents de se rencontrer. Depuis le texte jusqu'à la création des marionnettes, le travail progresse en alternant les résidences au Rwanda et en Belgique. Jusqu'à ces quelques semaines avant la première, où tous les bagages ramènés de leurs explorations prennent vie sur le plateau.

On vous entend beaucoup parler de recherches, plutôt que de répétitions. Quatre jours de recherche par semaine, pour un jour de filage, c'est assez inédit comme processus. Qu'est-ce que ça veut dire exactement, cette recherche ?

Héloïse Meire, comédienne : On a une trame, on a un texte mais il bouge, et 4 marionnettes, et on essaie de chercher par exemple : c'est quoi la sirène ? Comme on n'a pas de marionnette de sirène, la sirène est jouée par tous les acteurs dont les voix se superposent comme un chœur à plusieurs têtes. Ou l'arbre à clous : on essaie de réfléchir ensemble à ce que ça serait, un arbre à clous. Comment créer la grotte de la sirène avec cet espace très géométrique et discret, pour en faire une sorte de labyrinthe ? On ne projettera pas d'image, on préfère créer tout l'imaginaire avec une structure simple. On recherche aussi autour des visions : comment faire apparaître ce que voient les petites filles en songe ? Comment elles peuvent voir quelque chose qui appartient au passé ? On recherche aussi autour de l'empreinte, du coup : comment prendre l'empreinte de quelqu'un, la forme qui reste après qu'elle ait disparu, ce dont on est constitué aussi.

L'idée de la mise en scène, c'est que ça reste assez artisanal, et qu'on voie le dispositif derrière. On voit que ce sont des marionnettes, on voit leur structure en rotin. On voit les porteurs de marionnette, on n'essaie pas de les cacher. Et on voit les musiciens, qui créent la bande son de la pièce : une batterie, une flûte traversière, un piano, une basse, et du chant bien sûr.

Quel est l'intérêt d'utiliser des marionnettes ?

Carole Karemera : Au début, c'était très marrant, quand j'ai invité Jean-Michel et sa troupe à venir au Rwanda pour donner un atelier marionnettes. Il y avait cette marionnette de grand-mère posée au sol, morte endormie, et mes comédiens étaient là : « Arglll, oh non, c'est quoi cette histoire ?! ». Déjà, on ne touche pas une grand-mère chez nous, et puis il y avait plein de tabous, dans les gestes, tout ça. Et alors après, comment on insuffle de la vie dans cette marionnette et comment on laisse cette vie partir quand on la dépose. Et ça, avec notre vécu au Rwanda, il y avait des endroits où c'était très perturbant : on devait en parler, aussi, de ce qui se passe pour la marionnette quand on la laisse sur le sol, après.

La marionnette, c'est aussi la création d'un espace entre les deux qui permet de dire des choses, de penser des choses, de faire des choses, qui ne sont ni toi, ni la marionnette. Donc tout d'un coup, le récit prend le pas sur le comédien et sur l'objet, pour raconter encore une autre dimension. Et c'est vraiment qui m'avait absolument fascinée dans ce que j'avais vu dans *L'Herbe de l'Oubli*. Dans les ateliers, ça a été très vite avec les jeunes, et on s'est regardés avec Jean-Michel et on s'est dit : « Mmm, ça va raconter des choses... ».

Et pour la narration ?

Carole Karemera : Jean-Michel a croisé les récits, en essayant de trouver un champ commun mêlant différents types de narrations. Par exemple, la formule « Il était une fois », en kinyarwanda, elle est très différente, beaucoup plus longue. On dit « On va vous raconter une histoire, et dans de nombreuses années, cette histoire sera encore racontée, de sorte qu'un jour, un étranger qui arrivera et qui ne vous connaîtra pas, trouvera l'histoire enchevêtrée dans les murs de votre maison ». C'est aussi l'idée que quand on raconte une histoire, elle appartient pour toujours à la vie de la maison, car nos maisons étaient tressées de paille, mais aussi à la vie de la personne qui la raconte et surtout à la vie de la personne qui l'entend. Et les récits se font sur des siècles. Ce qui fait que nous sommes qui nous sommes, ce sont les récits, ce n'est pas du bois, ce n'est pas du béton. Ce sont les histoires qui nous font, celles qu'on a vécues, et celles qu'on se raconte. C'est ça, l'enclos de notre maison, ce n'est pas du béton, c'est du tissage.

Pouvez-vous nous donner un exemple de ce qui se passe, pendant les moments de création, qui vous amène à déployer l'histoire d'un côté ou de l'autre ?

Carole Karemera : Neema (comédienne rwandaise), par exemple, elle est née après le génocide, mais quand elle chante, elle porte dans sa voix cette tristesse-là sans savoir d'où ces harmonies viennent, et la façon dont Léa (comédienne belge) les entend et les comprend, sans avoir besoin de parler le kinyarwanda, c'est limpide, ça va très vite. On traduit « les larmes ne coulent plus », mais elle n'a pas besoin de comprendre, elle ressent. Et après on va mettre des mots dessus, on tisse des univers musicaux avec du moderne et du traditionnel, du belge et du rwandais, et ça amène des choses qu'on n'avait pas vu venir. Tout à coup, le champ des âmes s'ouvre, les autres le voient, et en termes de vibrations, on peut aussi y aller et faire confiance à la rencontre, au présent à cet endroit-là, parce que, avec la musique, il révèle et il ouvre les autres mondes.

C'est pour ça aussi que l'histoire change et évolue chaque jour, elle se déploie dans le futur, le passé, le monde d'en haut et le monde d'en bas. Au début, on était plutôt tentés d'aller vers le passé, mais les comédiens nous ont montré que non, c'est maintenant que ça se joue, dans le présent. Au début, c'étaient plus les grands-mères qui étaient en danger, maintenant c'est plus la jeunesse actuelle et ce qu'elle ressent intuitivement du monde, mais ce n'est pas que politique et historique, c'est climatique, c'est... tout ! Elle voyage en eaux troubles, et on veut dire à ces jeunes que leur ressenti est légitime, et on peut aller voir où ce ressenti prend sa source, pour transformer l'héritage en quelque chose qui leur appartient.



6/ Biographies de l'équipe artistique



CAROLE KAREMERA,
directrice artistique

Carole Karemera est née en 1975 à Bruxelles, de parents rwandais exilés. Premier prix en Art dramatique et Saxophone du Conservatoire Royal de Mons, elle est également titulaire d'un diplôme en Leadership Culturel de l'African Arts Institute (Afrique du Sud).

Elle est cofondatrice et directrice exécutive d'Ishyo Arts Center, l'une des organisations culturelles les plus dynamiques de Kigali. Fondée en 2007 par huit femmes rwandaises, cette plateforme non gouvernementale pour les artistes est impliquée dans des actions de plaidoyer, de renforcement des capacités des acteurs du secteur culturel, de la création, de la production et de la promotion des arts au Rwanda.

Militante en faveur de la liberté d'expression créative en Afrique, elle est membre du conseil d'administration du Fonds Mondial pour le Patrimoine Africain, de l'Académie Rwandaise de la Culture et de l'Héritage, du Réseau Africain pour les Politiques Culturelles, ainsi que d'ARTEJ / ASSITEJ Rwanda (Association Rwandaise pour la jeunesse et le théâtre).

Carole produit aussi de nombreux festivals : Festival Kina (Festival international des arts de la scène pour la jeunesse), festival Home Sweet Home (festival de théâtre dans les maisons), Festival Kuya Kwetu (festival expérimental et espace de résidences), Kigali Up (festival de musique) ainsi que le Festival des arts Isaano.

Carole Karemera est une artiste polyvalente avec plus de deux décennies d'expérience dans les domaines des arts de la scène et du cinéma, aussi à l'aise dans la création et la production de pièces théâtrales et musicales que dans celle d'œuvres expérimentales.

Elle a joué dans de nombreuses productions de théâtre, de danse et de cinéma reconnues internationalement, telles que *Battlefield* de Peter Brook et Marie-Hélène Estienne, *Rwanda 94* et *Anathème* de Jacques Delcuvel-lerie, *We call it love* de Felwine Sarr, *Jaz* de Koffi Kwahulé, *Scratching the innerfields* de Wim Vandekeybus, *Sound of sand* réalisé par Marion Hansel,... En 2005, Carole Karemera incarne le rôle de Jeanne dans le film de Raoul Peck, *Sometimes in April*, sur le génocide rwandais. Deux ans plus tard, elle joue le rôle de Béatrice dans le film *Juju Factory* pour lequel elle a reçu le prix de la meilleure actrice au Festival Cinema Africano en Italie. Elle écrit aussi la pièce *Chez l'habitant*, qui aborde les expériences des femmes à Bruxelles, Kigali et Sevan.

Carole Karemera participe à la mise en scène de plusieurs spectacles, dont *Mboka* (pièce de théâtre musical), *Ma petite colline* (théâtre musical et de marionnettes pour jeune public), *Our house*, *Murs-murs*, *Les enfants d'Amazi* (théâtre jeune public) et *Little Kesho*. Dernièrement, elle a créé *Blind spot* de Hassiba Halabi sur le racisme anti-noir et le privilège blanc et *Silence* de Steffen Moor, création collective sur la relation que les adolescents ont avec les tabous et les non-dits.



JEAN-MICHEL D'HOOP,
directeur artistique et metteur en scène

Après avoir suivi une formation d'acteur à l'INSAS (Bruxelles), **Jean-Michel d'Hoop** joue d'abord comme acteur sous la direction de Michel Dezoteux, Philippe Sireuil, Henri Ronse, etc... Très vite il fonde le collectif Point Zéro et ouvre un nouveau lieu pluridisciplinaire à Bruxelles : Les Vétés (ancienne école vétérinaire d'Anderslecht). Il s'occupe alors de la gestion de la compagnie et de la programmation artistique des Vétés.

En 1993, sa première mise en scène *Yvonne, Princesse de Bourgogne* de W. Gombrowicz crée l'événement et remporte aussitôt le Premier Prix Théâtre de la COCOF. Suivront ensuite *Peer Gynt* d'Ibsen et *Le Fou et la Nonne* de S.I. Witkiewicz, Prix Théâtre du Meilleur Scénographe (Marcos Vinals Bassols) et Prix Théâtre du Meilleur Esprit Acteur Masculin (Karim Barras).

La compagnie quitte ensuite ses « étables » pour les velours du Théâtre de la Place des Martyrs et y crée de nombreux spectacles. Durant 7 années, Jean-Michel d'Hoop est artiste associé aux Martyrs.

Point Zéro déménagera ensuite au Théâtre de la Balsamine ; et c'est là que s'opère une mue artistique importante avec la découverte du jeu entre acteurs et marionnettes à taille humaine : *L'École des Ventriloques* de Jodorowsky connaît un succès international (Russie, France, Espagne, Belgique, Japon, Corée, Brésil...). Pendant 4 ans, Jean-Michel d'Hoop est artiste associé et participe à l'animation de la Balsamine.

Depuis de nombreuses années, la compagnie Point Zéro interroge la forme théâtrale par un travail de recherche entre l'acteur et la marionnette, l'animé et l'inanimé. Pour Point Zéro, la marionnette n'est pas une finalité,

mais plutôt un outil au service de l'acteur et du récit. Point Zéro occupe aujourd'hui une friche industrielle Le Ressort où une constellation d'artistes trouvent un espace de recherche porteur de nombreuses synergies.

En 2016, avec *Gunfactory* (spectacle autour du commerce des armes légères en Europe), Point Zéro approche une forme de théâtre documentaire sans renoncer à l'utilisation des marionnettes. *L'Herbe de l'Oubli*, créé au Théâtre de Poche, poursuit cette expérience d'une réconciliation entre un théâtre documentaire et une approche résolument poétique. *L'Herbe de l'Oubli* a reçu le Prix de la critique du Meilleur Spectacle, a joué plus de 150 fois en deux ans, et a été programmé dans le monde entier.

Jean-Michel d'Hoop est aujourd'hui artiste associé au théâtre Le Vilar (Louvain-la-Neuve). *L'Errance de l'Hippocampe*, créé à l'automne 21, est une création labellisée Studio Théâtre National. En 2024, la compagnie Point Zéro (en coproduction avec le Théâtre de Poche, Le Vilar et la Maison de la culture de Tournai) revisite la célèbre comédie de Shakespeare *Le Songe d'une nuit d'été* dans un feu d'artifice de couleurs et de sentiments. Une vingtaine de marionnettes de grandes tailles prennent en charge l'ensemble des personnages de la pièce. Ce spectacle reçoit d'ailleurs une nomination aux Prix Maeterlinck 2022 dans la catégorie Meilleure Réalisation artistique et technique.

AUBAINE HIRWA, comédienne

Aubaine Hirwa est une artiste de la scène rwandaise, actrice et chorégraphe. Elle a joué dans de nombreuses productions théâtrales et chorégraphiques portées par des compagnies rwandaises, se produisant en Afrique et en Europe dans des œuvres telles que *Génération 25* et *Africa's Hope* de Mashirika Performing Arts, ainsi que *Ikamba* d'Amizero Dance Company.

Elle a produit *A Minute of Silence*, une pièce de théâtre qui explore la relation entre la génération post-mémoire du Rwanda et le génocide. Plus récemment, elle a présenté *Persona*, un solo chorégraphique qui parle des complexités de la santé mentale, des conflits intérieurs et de la lutte pour préserver une apparence de normalité.

Aubaine est titulaire d'un Master en gestion des entreprises culturelles et travaille en tant que manageuse culturelle au sein de diverses organisations, tout en poursuivant activement des projets artistiques au Rwanda et à l'international.

GRETТА INGABIRE, comédienne

Artiste multidisciplinaire, **Gretta Ingabire** a joué dans plusieurs pièces de théâtre, notamment *Les Enfants D'amazi*, une production pour le jeune public du Théâtre du Papyrus, Ishyo Arts Center et Full fun en 2019 ; *AMAMARO* une pièce de théâtre dansante au Festival d'Hamwe produite par l'Université de l'Équité en Santé Mondiale en 2021.

Elle a travaillé comme comédienne de voix off et scénariste au Rwanda Basic Education sur un projet de série d'animation appelée *INCUTI*, mis en œuvre par le Ministère rwandais de l'Éducation en collaboration avec la Banque mondiale, 2021-2022.

Gretta est également une poétesse qui se produit dans le cadre de différents événements sociaux et culturels, comme la Conférence internationale de 2019 sur le SIDA et les IST en Afrique. En tant qu'écrivaine, elle a participé à un programme de résidence de la galerie Afriart à Kampala, (Ouganda) en 2023. Un programme dans lequel ils ont publié un livre intitulé *The sun, the moon and the truth*.

Elle pratique également les arts visuels, ce qui lui a permis de collaborer et exposer dans des galeries autour de Kigali et à travers le continent africain. Actuellement, elle se concentre et pratique les arts de la scène, l'écriture créative et le cinéma.

LÉONE FRANÇOIS JANSSENS, comédienne

À sa sortie de l'IAD, **Léone François** s'investit dans *Take the floor* au Kunstenfestivaldesarts, création mêlant les deux disciplines pour lesquelles elle se passionne : le théâtre et les arts plastiques.

Sensible aux sujets d'actualité et toujours proche d'univers visuels forts, Léone travaille avec Jean-Michel d'Hoop dans *Gunfactory* et *L'Herbe de l'oubli*, d'où elle garde un intérêt pour les démarches documentaires. Ainsi familiarisée avec la marionnette, elle l'explore également dans *Frankenstein* de J. C. Gockel, au Théâtre National. Elle est aussi une des Sylvia dans l'opéra-pop de Fabrice Murgia.

En 2017, Léone est nommée aux Prix de la critique dans la catégorie Meilleure Espoir. On la retrouve en 2023 dans *Violence & Son* de Gary Owen mis en scène par Jean-Michel Van den Eeyden et en 2024 dans *Des Estivantes* mis en scène par Georges Lini.

En tant que Membre du Canine Collectif, Léone François a participé à *Régis* dont la mise en scène, l'écriture et l'interprétation étaient partagées par les 11 membres du collectif, a joué dans *La Théorie du Y* (Caroline Taillet) et porté le projet *Orgasme(s)* avec Caroline Taillet et Violette de Leu.

À l'écran, elle tient le premier rôle féminin dans le long-métrage *Jeunesse Sauvage*. Son interprétation dans la série *La Théorie du Y* lui vaut les récompenses de meilleure actrice au Bilbao Webfest en 2017 et en 2020 à Berlin. Elle joue le personnage de Valéria dans la saison 2 de la série *Braqueurs*. On la retrouve également dans le court-métrage *Les Huitres* de Maïa Descamps en 2021 et dans le long métrage *Deep Fear* de Grégory Beghin en 2022.

MUCYO ARNAUD KANYANKORE, comédien

Jeune artiste multidisciplinaire rwandais, **Mucyo Arnaud Kanyankore** (Mucyowicyogere) est aussi citoyen de sa seconde planète « imagination ». Les danses traditionnelles rwandaises représentent son univers, son langage et il s'exprime avant tout par son corps.

Il a ainsi rejoint diverses troupes de danse culturelles actives au Rwanda : il est membre du Ballet national rwandais URUKEREREZA et avec la troupe traditionnelle IBIHAME by' IMANA, il a produit sa première pièce de danse théâtrale intitulée *Intango Kanywabahizi* (décembre 2019), et sa deuxième pièce intitulée *Rurasugiye* (janvier 2023). Avec l'initiative culturelle Ingobe qu'il a fondée, il a produit *Isha n'Ishyo*, et avec Ibihame by Imana, *Umutima w'ingabo*.

En 2024, il a produit une pièce intitulée *Sakwe sakwe* et a présenté son avant-première dans un événement appelé « Weekend culturel décolonial ». Pendant plusieurs années, au sein du Centre IRIBA pour le patrimoine multimédia, il s'est essayé à l'écriture du théâtre et de la danse, qu'il combine avec le chant. Il est aussi membre actif du groupe « Jeunes Artistes dans la Cité Rwanda ».

Mucyo a une formation scientifique et d'une maîtrise en technologie de l'information. Cependant, c'est dans la fusion des arts et de la technologie pour la préservation du patrimoine culturel qu'il veut ancrer sa vie professionnelle et civique.

LÉA LE FELL, comédienne

Léa Le Fell est une artiste polyvalente : comédienne - diplômée de l'IAD en 2015 -, chanteuse lyrique, danseuse. Elle se passionne aussi pour le documentaire.

Elle a fait ses débuts en Belgique avec la compagnie Point Zéro dans *Gunfactory* et *L'herbe de l'oubli* où elle a été formée à la marionnette. Elle a participé comme coauteure et comédienne à la création collective *Le paradoxe du tas*, et porte la création jeune public *Ma vie de basket* du collectif Hold Up, dont elle est membre. Elle joue également de multiples instruments et chante dans le concert-spectacle *La famille Handeldron* de la compagnie Théâtre Loyal du Trac. Avec Ilyas Mettioui, elle a mis en scène les spectacles *Les Cigognes*, *Live* et *Nothing hurts V.2*, dans le cadre de l'Atelier Boom au Théâtre Océan Nord.

En France, elle a travaillé avec la compagnie L'oeil des Cariatides. Au Mexique, elle a assisté Jorge Aturo Vargas pour les multiples projets de la compagnie Teatro Linea de Sombra et a joué dans *Articulo 13* au Festival de Guanajuato.

On la voit aussi au petit écran dans *Merci Chopin* et *Là eau* de Thomas Xhignesse, *Jat' Café* de Lionel Delahaye, et *La peau de l'ours* de Stéphane Tulliez. En 2024, elle a co-réalisé le court-métrage *Marotte* avec Maxime Jennes. Léa a aussi prêté sa voix dans la saga radiophonique *Valhalla*, réalisée par Tanguy Horel (RTBF).

HÉLOÏSE MEIRE, comédienne

Après des études en langues et littératures germaniques, Héloïse étudie à l'IAD en section théâtre. Elle se forme également lors de stages de mouvement et de manipulation de marionnettes ou comme stagiaire assistante à la direction au KVS. Elle joue dans plusieurs spectacles mis en scène par Éric De Staercke, Vincent Dujardin, Jorge Leon, Jean-Michel d'Hoop de la compagnie Point Zéro, ou encore dans des reprises des spectacles jeune public avec la Cie 3637 et les Pieds dans le Vent.

Héloïse Meire est directrice artistique de la compagnie What's Up, avec laquelle elle a mis en scène et co-mis en scène avec d'autres artistes associés une dizaine de spectacles et performances. Citons notamment *Is there life on Mars ?*, spectacle sur la thématique de l'autisme qui a reçu le prix de la critique du meilleur spectacle 2016-2017 et le Label « spectacle d'utilité publique » 2019, ou plus récemment la trilogie *L'objet de mon attention* ou *Méduse.s*, ou *DreamJob(s)*.

Elle donne également des ateliers artistiques pour adolescents et adultes et a participé à plusieurs projets avec des publics non-professionnels.

MICHAEL SENGAZI, comédien

Michael Sengazi est un comédien multidisciplinaire burundo-rwandais, acteur, poète, auteur et titulaire d'un diplôme de droit.

Il a débuté en tant qu'acteur en 2010 avec l'Ishyo Arts Center, dans une pièce intitulée *Revizor*. Il s'agit d'une pièce de théâtre du russe Nikolai Gogol, adaptée par la directrice du centre Carole Karemera. Michael a également travaillé pour la société Visa dans tout le Rwanda, dans le cadre d'une pièce sur l'éducation financière, qui visait à apprendre à tous les Rwandais à épargner et à utiliser des cartes de débit/crédit.

Au théâtre, il s'est produit dans de nombreux festivals à travers le monde tels que le Festival Spielart en Allemagne ou un festival de théâtre pour enfants organisé par « assitej » à Bologne en Italie. Michael a aussi tourné avec le Gintersdorfer/klassen pour la pièce de théâtre *Black thought now* qui a été produite dans plus de 20 villes pendant plus de 2 ans en Allemagne. Il a participé à une autre production (*Schiff der traume*) du Théâtre national allemand de Hambourg, joué une pièce intitulée *We call it love* basée sur le génocide rwandais en France, en Tunisie, en Côte d'Ivoire, mais aussi en Belgique, en Suède, en Egypte, ...

En tant qu'humoriste, il a été demi-finaliste du Festival de Montreux en 2014 et 2015, et a reçu le prix « RFI Talent du rire » en 2019. Il a pris part à l'organisation de 4 éditions de la Caravane du rire, un festival d'humour qui se déroule chaque année au Burundi, au Rwanda et en RDC.

Il a également acquis des compétences en littérature en participant à différents ateliers en tant que poète/écrivain avec plusieurs écrivains africains connus tels que Deborah Asiiimwe, Felwin Sarr, Hubert Haddad, Boris Boubacar Diop, Kossi Effoui.

CORENTIN SKWARA, comédien

Corentin Skwara sort de l'IAD en 2011 et il crée dans la foulée le Collectif Arbatache avec ses collègues de promotion. Il travaille ensuite avec Sylvie Debraekeleer (*Hotel Europa*), Jasmina Douieb (*Le mouton et la baleine*), Olivier Coyette (*Les anciens*), Emmanuel Dekoninck (*Aura Popularis*), dans des lieux comme le Théâtre Océan Nord, l'Atelier 210, les Riches-Clares, le Théâtre des Martyrs, le Théâtre Marni, le Théâtre de la Roseraie, l'Eden, le Théâtre Jean Vilar.

En 2016, il est co-créateur et interprète de *Sweet home* avec le Collectif Arbatache au Théâtre Marni. Et il rejoint la compagnie Point Zéro pour la création et la tournée de *Gunfactory*. En 2018, il fait partie de l'équipe qui crée avec Jean-Michel D'Hoop le spectacle *L'Herbe de l'oubli* au Théâtre de Poche.

Parallèlement, il joue dans différentes séries comme : *À tort ou à raison*, *Unités 42*, *Elegal*, *Jat Café*, Et le court-métrage de Jeremy Puffet, *Lenny à quatre épingles*.

Batteur, guitariste, chanteur, il allie ses passions en jouant dans les clips de Romano Nervoso et du crew bruxellois Le 77 ; en assistant Marco Laguna (*La muerte*) à la réalisation du long métrage *Double plus ungood* et en réalisant actuellement un long métrage documentaire sur les 13 créateurs du Garage Rock, le groupe américain The Sonics. En 2020, il rassemble le fruit de cinq années de travail documentaire et démarre une nouvelle aventure sur scène en créant la compagnie Super Misto.

NEEMA UMUTESI, comédienne

Neema Rehema Umutesi est une chanteuse-compositrice rwandaise et coach vocal. Elle a commencé son parcours musical à l'âge de 12 ans et a ensuite obtenu une bourse d'études complète pour étudier à la Nyundo School of Art and Music Rwanda Nyundo dont elle sort diplômée en 2016. Pendant son séjour, elle a cofondé le groupe Sebeya Band, où elle s'est produite aux côtés d'artistes rwandais comme Bruce Melodie, The Ben et Meddy.

En tant que musicienne professionnelle, Neema a collaboré avec des artistes tels que Joe Blake, Skyler Jett et Mighty Popo. Elle a également fourni des voix de fond pour les albums *Essence* par Tom Close et *Hashtag* par Christopher.

Depuis 2022, elle est cheffe de chant dans le groupe Sea Stars Band, un groupe de quatre sœurs qui se produit lors d'événements majeurs comme la célébration du 35e anniversaire du RPF et Blankets & Wine Kigali. En 2024, elle sort son premier EP. Elle pratique aussi différentes formes d'art comme les arts de la scène, plus précisément au théâtre.

BENJAMIN TORRINI, *comédien*

Benjamin Torrini est acteur, auteur et réalisateur. Il se forme à IAD et, parallèlement à ses études, il co-écrit et réalise la série *Typique* qui rencontre un vif succès (Production RTBF et France télévision)

En 2014, à peine diplômé, il est engagé dans *L'École des ventriloques* de Jean Michel d'Hoop, dans *L'au-berge du cheval blanc* de Dominique Serron (PBA Charleroi et l'Opéra de Liège) et dans *Ce soir qui penche* de Fany Germond au TGP à Paris.

En 2015, Benjamin co-fonde Narrativ Nation, sa boîte de production avec laquelle il crée des séries et des films pour les jeunes adultes (*Lucas etc*, *Blue boy*, *La vinaigrette*, etc.).

Il enchaîne ensuite des projets plus différents les uns que les autres : de l'écriture pour le Panach Club, du jeune public avec *Mon pauvre Alain* de Valériane de Maerteleire, de la comédie avec *Le syndrome de Walt* et *Silence en coulisse* par Éric de Staerck, du théâtre documentaire avec Jean Michel d'Hoop dans *Gunfactory* et *L'Herbe de l'oubli*, ...

En 2016, il co-fonde le Canine collectif avec qui il crée *Régis* mis en scène par la force chorale des 14 singularités du collectif.

Benjamin Torrini oscille aujourd'hui entre les tournées sur les planches francophones, l'écriture et les tournages pour le cinéma. Il est actuellement en création pour le prochain spectacle de la compagnie québécoise Cirque Eloize.

LOÏC NEBREDA, *concepteur marionnettes*

Formé à l'École Internationale de Théâtre Jacques Lecoq, il se consacre depuis vingt ans à la création de masques pour la scène : plus de trois cents masques créés pour une soixantaine de mises en scène de théâtre, d'opéra, de comédie musicale.

Au contact d'une jeune génération d'artistes (notamment Lionel Gonzalez, Sylvain Creuzevault, Jeanne Candel, Karl Eberhard, Lionel Dray, Hervé Piron et Enokrojaner, Noémie Vincart et Michel Villée), il multiplie les expérimentations techniques, esthétiques et stylistiques cherchant à chaque fois quel chemin sera le plus juste par rapport à l'œuvre, au processus de création et de répétition.

Ponctuellement il crée des marionnettes, notamment en collaboration avec Natacha Belova et pour *Reporters de Guerre* mis en scène par Sébastien Foucault et *Songe d'une nuit d'été* mis en scène par Jean-Michel d'Hoop. Il est lauréat du prix « Talents d'Exception / Pour l'intelligence de la main » de la fondation Bettencourt-Schueller.

TIMOTHY WANDULU, *concepteur marionnettes*

Timothy Wandulu est né en Ouganda et est rwandais par nationalité. Cet artiste multidisciplinaire dirige un studio d'arts créatifs à Kigali. Sa pratique artistique va des arts visuels en peinture mixte à la sculpture avec un intérêt pour l'architecture et le design, la performance et l'installation.

Il élabore ses œuvres à partir de matériaux tels que des photographiques, de la typographie, des textes écrits et du langage afin de documenter et mettre en évidence les récits sociaux et les expériences, les aspirations et les rêves de ceux qu'il rencontre et dépeint dans son travail.

C'est un artiste qui utilise des histoires humaines pour déconstruire et reconstruire les récits sociaux, son art agissant comme une voix et un outil de prise de conscience. Dans sa pratique, la connexion humaine vient d'abord puis le travail se développe à partir de là.

Son travail est un mélange complexe d'émotions et de réflexions sur les relations qu'il développe et sur leur impact en tant qu'artiste.

7/ Pistes pour prolonger la réflexion

Essais et articles

- *Hutus et Tutsis : un ethnisme sans ethnie*, article éclairant de Jean-Pierre Chrétien (publié gratuitement en ligne par l'université d'Anvers) qui permet de faire un tour de la question en 8 pages, pour ceux qui n'auraient pas le temps de lire tout son livre écrit avec Marcel Kabanda : *Rwanda. Racisme et Génocide. L'idéologie hami-tique* (Belin, 2013). L'article est disponible ici : 1298.pdf
- Les livres de Jean Hatzfeld peuvent donner des approches complémentaires du génocide au Rwanda : *Une saison de machettes*, témoignages des bourreaux, *Dans le nu de la vie* (récits des rescapés), *La stratégie des antilopes* (roman qui explore la coexistence des deux après le génocide), et *Un papa de sang* (réflexion sur la transmission intergénérationnelle du traumatisme et les relations entre les rescapés et leurs enfants).
- Dans un article de 2024 de *La Pointe*, Virginie Krotoszyner a un entretien avec Dorcy Rugamba, fondateur du Rwanda Arts Initiative, dans le cadre du Festival des Libertés. Elle évoque avec lui le pouvoir du théâtre face au génocide, et son possible dépassement à travers les arts vivants. Art et génocide – La Pointe
- *Aïe, mes aïeux !* Un essai-phare de la psychogénéalogie écrit par Anne Ancelin Schützenber (Desclée de Brouwer, 1951). Il date, mais c'est truffé d'exemples, et ça reste un ouvrage passionnant par rapport aux questions de transmissions de mémoires inconscientes, de secrets de famille, de non-dits...
- *Poetic Lab. Poésie embarquée pour les professeurs*, un livre de Charlyne Audin, professeure à la Haute École Charlemagne de Liège (Territoires de la Mémoire, 2021). Le projet Poetic Lab se présente comme un laboratoire de recherche poétique, dont les objectifs sont la mise en question d'un usage de la langue comme outil de pouvoir, et le réinvestissement de la parole, notamment par une approche poétique, créative et engagée, et dans un souci d'émancipation démocratique.
- *Quand les arts aident les peuples à se réconcilier dans la durée*, article paru dans Uni-Cité, le journal de l'Université de Genève en 2014, qui interroge Metin Arditi, ambassadeur de l'UNESCO. Cet article s'inscrit dans le cadre d'un cycle de conférences « Le patrimoine culturel de l'humanité, un outil pour la paix ». Article d'une page, accessible pour des ados disponible ici : journal86_article2_article2.pdf

- *Allemagne: l'activisme 3.0 du Centre pour la beauté politique*, un article du Nouvel Obs de 2018 qui présente le polémique collectif allemand au nom intrigant : Centre pour la Beauté Politique. Un mélange d'art et d'activisme, qui vient encore de faire entendre parler de lui en projetant sur les murs de l'immense usine Tesla à Berlin une image d'Elon Musk faisant le salut nazi lors de l'investiture de Donald Trump. (Curieux ? «Heil Tesla» : en Allemagne, le salut nazi d'Elon Musk projeté sur une usine Tesla – Libération).

Romans

- *Petit Pays*, de Gaël Faye, bien sûr, on ne vous en a que trop parlé, mais on vous rappelle qu'il a gagné le Prix Goncourt des Lycéens, et ce n'est pas pour rien... (Il existe aussi en BD et en film)
- *L'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda*, de Véronique Tadjo (Actes Sud, 2000). Ce récit hybride, entre fiction et témoignage, explore les répercussions du génocide à travers des histoires individuelles et des réflexions poétiques.
- *La femme aux pieds nus*, de Scholastique Mukasonga (Gallimard, 2008). Ce n'est pas ici un roman, mais un récit autobiographique qui nous plonge directement dans la réalité du génocide, et qui rend magnifique hommage à sa mère Tutsie. Mukasonga a reçu plusieurs prix, donc le Prix Seligmann pour ce livre poignant.
- *L'art de perdre*, d'Alice Zeniter (J'ai Lu, 2018). Ce roman qui a raflé tous les prix dont celui des Lycéens à sa sortie, raconte le destin, entre la France et l'Algérie, des générations successives d'une famille prisonnière d'un passé tenace. Un grand livre sur la liberté d'être soi, au-delà des héritages et des injonctions intimes ou sociales.
- *L'acacia*, de Claude Simon (Editions de Minuit, 2004). Moins accessible à des ados qui n'accrochent pas avec la littérature, ce roman est malgré tout une expérience en soi, comme un voyage dense et poétique dans les traumatismes de guerre de l'Histoire, la mémoire et la reconstruction, qui happe, et qu'on a envie de vous recommander.

Bandes dessinées

- *Le grand voyage d’Alice*, de Gaspard Talmasse (La Boîte à Bulles, 2021). L’auteur nous livre ici le témoignage de sa femme, rescapée tutsie, à travers le récit de l’odyssée de cet enfant fuyant le génocide, de camps de réfugiés en exil. Très touchant.
- *Deogratias*, de Jean-Philippe Stassen (Dupuis, 2000). C’est l’histoire poignante de ce jeune Hutu, errant, dépenaillé, dans les rues de son village, qui essaie de noyer dans la bière les souvenirs qui le hantent, lui qui a participé au massacre des Tutsis. Précisons que Stassen s’est rendu au Rwanda en 1997 pour réaliser cet album, et ça se sent.
- *Là où vont nos pères*, de Shaun Tan (Dargaud, 2007). Une BD sans parole, particulièrement adaptée pour un public FLE ou alpha, mais absolument magnifique pour tout le monde, qui aborde l’exil, la perte et la reconstruction identitaire, en ouvrant l’imaginaire qui suscite l’empathie. Très très réussi.

Podcasts

- *Kiffe ta race*, le podcast de Rokhaya Diallo et Grace Ly est un incontournable, et on vous donne un épisode parmi tout ce qui est passionnant là-dedans : Check tes privilèges blancs, dans lequel elles interrogent notamment le sociologue Eric Fassin. Ces deux journalistes podcasteuses racisées sont jeunes, drôles et vraiment bien informées sur le sujet.
- Toute une mallette pédagogique belge « *Si c’est là, c’est ici* » a été créée par RCN Justice et Démocratie, autour de podcasts de témoignages des crises meurtrières contemporaines. Faisant le lien direct entre ce qui s’est passé ailleurs et ce qui se passe en Belgique pour nous, ça vaut vraiment la peine ! Si c’est là, c’est ici: Paroles et mémoires citoyennes de crises meurtrières contemporaines – BeGlobal . Notez que vous pouvez trouver tous ces témoignages directement sur le site de Radio Panik.
- On a dégoté un podcast réalisé par l’Université de Genève, toujours par Metin Arditi, cet ambassadeur de l’UNESCO, qui pourrait bien vous intéresser : LE RÔLE DES ARTS DANS LES PROCESSUS DE PAIX: LE RÔLE DES ARTS DANS LES PROCESSUS DE PAIX | Podcast Episode on Podbay

Musiques

- *Petit Pays*, de Gaël Faye, et bien sûr toutes ces autres chansons, à découvrir absolument.
- Pour la campagne bruxelloise anti-racisme *#youcandoit*, Lyna et Eddy Ape ont réalisé ce clip intitulé *Brussels Heart* (le coeur de Bruxelles) : LYNA - Brussels Heart ft. Eddy Ape (Official Music Video)
- *L’enfant et la mer*, du rappeur belge Scylla et du pianiste Sofiane Pamart, qui parle de ce dont on hérite de nos lignées et de la liberté qu’on a de choisir sa voie. Et, on l’avoue, pour le plaisir de les écouter, ces deux-là, tisser de leurs arts différents, de si jolies choses. SCYLLA & Sofiane Pamart - L’enfant et la mer [Clip Officiel].

Films et vidéos

- *Mon voisin, mon tueur*, un documentaire d’Anne Aghion, qui est né de dix ans d’enquête autour des gacaca, et de 350 heures de rush. Elle met la parole au centre du film, capturant le processus de réconciliation, et rendant sa dignité à tous ceux qui parlent. (2009) Le film est disponible à la location pour 2 euros sur la plateforme Tènk.
- *Des cendres dans la tête*, documentaire hyper touchant du belge Patrick Severin (2011) qui accompagne son cousin Sylvain, 18 ans, rescapé du génocide et adopté en Belgique, à la recherche de ses origines au Rwanda. On suit la quête des deux jeunes cousins, ce qui rend l’histoire à la fois personnelle et accessible, et en même temps le tout est très documenté, avec des interventions de professionnels. En plus, c’est disponible gratuitement sur *laplateforme.be*, le site dédié au socio-culturel et au pédagogique de la Communauté française (en soi, une mine d’or) : Des cendres dans la tête - *laplateforme.be* .
- *Dahomey*, film documentaire de Mati Diop (2024) qui explore la restitution d’objets royaux volés par les colonisateurs français au Dahomey, territoire de l’actuel Bénin, au XIXe siècle.
- *#30for30* est une série d’interviews documentaires du projet Imigani en collaboration avec IGIHE, et qui donne la parole à 30 artistes rwandais de différentes générations pour marquer la commémoration des 30 ans du génocide contre les Tutsis. Carole Karemera y prend la parole pendant 15 minutes sur le rôle de l’art dans la reconstruction post-génocide. *#30for30: Carole Karemera on Art’s Contribution Post-Genocide against the Tutsi*.

- *Les fictions orientent notre perception du réel*, petite vidéo de la chronique de Cyril Dion sur France Inter, dans la série « La bataille des récits ». Passionnantes 4 minutes qui montrent le pouvoir des films et des séries sur notre manière de voir le monde, en positif et en négatif (février 2025). «Les fictions orientent notre perception du réel» - La bataille des récits - Cyril Dion - video Dailymotion.

- *Je verrai toujours vos visages*, film français de Jeanne Herry (2023) avec Adèle Exarchopoulos. C'est une fiction autour de la justice restaurative, qui confronte les victimes d'infractions à leurs auteurs. Il ne s'agit pas d'un documentaire, mais par contre, ce processus se fait vraiment depuis 10 ans, et ce type de justice a justement été inspiré par les gacacas rwandais. Film qui a notamment raflé le César des Lycéens, disponible sur Auvio, brillant et apte à nous faire changer notre vision de la justice, c'est à voir absolument.

Jeux

- *Peace please* est un jeu de cartes coopératif créé par le programme européen Erasmus pour initier les joueurs à une culture de paix. Ils y discutent d'actions et de défis, et choisissent leur réponse. Le jeu s'adresse aux grands ados autant qu'aux adultes, et permet de réfléchir à ses propres comportements et à son environnement de travail. Présentation de «Peace Please» - un jeu de cartes coopératif pour une culture de la paix - Campagne mondiale pour l'éducation à la paix

Sites internet et réseaux sociaux

- L'association *Terres de Mémoires* est un centre d'éducation à la Résistance et à la Citoyenneté qui propose notamment, en plus de plein d'autres choses, une expo itinérante sur le génocide des Tutsis au Rwanda : territoires-memoire.be/nos-actions/les-expositions-itinerantes/

- Le site de *Femiya* (Centre féministe de réflexion et d'action contre le racisme envers les noirs, basé à Bruxelles) propose notamment des balades décoloniales à organiser avec votre groupe, du volontariat et des formations féministes, écologistes, antiracistes et décoloniales qui ont l'air de super outils de déconstruction et reconstruction. Une nouvelle association qui vaut la peine d'être découverte, au croisement des préoccupations qui sont aussi les nôtres. Accueil | My Site 1

- Le Centre Bruxellois d'Action Interculturelle (CBAI) met à votre disposition un centre de ressources hyper riche à Annessens et un magazine *Imag* à prix libre (si si!) dont on vous recommande le #369 : *Une matière vivante ! Archives de l'histoire coloniale*. Et plusieurs formations assez géniales pour les profs et animateurs, dont *Identités en Jeux*, à découvrir ici : *Identités en jeux - CBAI*.

- Le site du MRAX (Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Xénophobie) propose des formations, notamment autour des questions de décolonisation, et différents autres services : juridique, social, d'animation... Nos services - MRAX

- Joanie Lemerrier, c'est un artiste militant français qui crée des shows de lumières, de plus en plus pour dénoncer des problèmes climatiques et/ou politiques. Il projette des images et des messages dans les lieux publics, et vous avez peut-être entendu parler de ses actions lors du sommet de l'Intelligence Artificielle à Paris en février 2025. Filez voir sa chaîne Youtube, il y a du très beau et du très bon. Ou écoutez-le en parler, par exemple ici : *L'art a-t-il un pouvoir transformateur ? | France Inter*.

- Si jamais des conflits actuels lointains ont des répercussions dans vos groupes (ça arrive souvent, notamment avec le conflit israélo-palestinien), on vous glisse cette ressource pédagogique dans votre besace, élaborée en 2024 par l'ONG Pax Christi France « *Pacifier les relations entre les élèves pendant une crise ou un conflit international : trames pédagogiques* » (TRAME PEDAGOGIQUE) . Histoire d'utiliser cette opportunité pour construire des savoirs, des savoir-être et des savoir-faire hyper utiles pour chacun.

PS. On en profite pour vous alerter sur la présence de plus en plus importante de contenus générés par une IA sur le net, dans le but de créer du passage pour générer des revenus de pub, ou de tester des dispositifs artificiels qu'on pourra faire payer après. On est tombés sur un très bel exemple de cela, et on s'est dit que ça valait la peine de vous le partager. Le site *Art et Passion* propose différents articles structurés, abordables pour des ados et ouvrant pas mal de perspectives qu'on pourrait ne pas voir autrement. Deux exemples : *L'impact de l'art sur la consolidation de la paix* (L'art : Un pont vers la paix durable), et *L'art politique : comment l'art façonne notre perception des enjeux sociétaux* (L'art politique : miroirs de nos enjeux sociaux). Au premier coup d'oeil, intéressant. Mais les articles ne sont pas signés, ce qui nous embête. Et en cherchant bien (mais vraiment bien, et notamment grâce à l'aide d'une IA), on s'est rendu compte que :

- 1) Il est impossible de contacter les créateurs de ce site, la page ne marche pas.
- 2) Tous les articles de ce site ont plus ou moins la même structure, très claire, très hiérarchisée, dans un ton assez neutre.
- 3) Grâce à ses mentions légales, on se rend compte que la société qui le possède, possède aussi un site d'alarmes et de sécurité (à ce stade, on vous l'avoue, on se gratte sérieusement la tête : c'est quoi le lien ?).
- 4) Ce site a exactement la même structure que celui sur l'art.
- 5) Sur le site sur l'art, il n'y a que des pubs pour des alarmes et des dispositifs de sécurité (Tiens tiens!).
- 6) Le gars qui a enregistré le nom de domaine du site de sécurité possède en fait une compagnie d'hébergement de sites internet (et l'autre domaine sur l'art est enregistré par une société-écran connue pour offrir l'anonymat).
- 7) Les deux noms de domaine ont été enregistrés à la même date, à savoir trois mois avant nos recherches, et comptent déjà des centaines d'articles, non signés.

Bon, avec tout ça, faut pas être Sherlock Holmes pour comprendre. Mais quand même, nous qui ne sommes pas nés avec un smartphone dans la main, il nous aura fallu plus qu'un simple coup d'œil pour réaliser qu'il n'y avait aucun humain derrière ces textes. (Un peu la honte, c'est vrai). Faisons le pari que la génération plus connectée, elle, saura directement faire la différence, et utiliser l'outil IA intelligemment... (Si vous avez un doute, faites-leur faire l'exercice d'enquête !)

THEATRE DE POCHE

Chemin du Gymnase, 1A - 1000 Bruxelles

Arrêt Longchamp : tram 7, bus 38 et station Villo n° 244

Arrêt Legrand : tram 7 et 8 et station Villo n° 71

reservation@poche.be – +32 2 649 17 27
poche.be

IBAN : BE97 5230 8020 6749

Contact production et diffusion :

Anouchka Vilain
production@poche.be
+32 496 10 76 91

Contact pédagogie et médiation :

David-Alexandre Parquier
prof@poche.be
+32 488 42 37 52

Contact presse :

Clarisse Lepage
presse@poche.be
+32 473 40 59 80

Rédaction : Elodie Mopty

Photo de l'affiche : Pierre-Yves Jortay

Photographie : Cathy Debrun